

Avviso ai lettori

La Raccolta Drammatica Corniani Algarotti presenta negli originali irregolarità di impaginazione, lacune e difficoltà di lettura a causa dello stato di conservazione.

Trattandosi di volumi assemblati in legature storiche, non si è potuto intervenire nella ricomposizione corretta dei testi e pertanto le imperfezioni si sono riproposte nella duplicazione che rispecchia fedelmente lo stato degli originali cartacei.

7798

NAZIONALE

BIBLIOTECA

RACC. DRAMM.

BRAIDENSE

CORNIANI

ALGAROTTI

1569

MILANO



LE FESTIN DE PIERRE.

LE
FESTIN
DE
PIERRE,
COMEDIE.

i 706.





A V I S.

Cette Piece, dont les Comédiens donnent tous les ans plusieurs Representations, est la mesme que feu Mr. de Moliere fit jouer en Prose peu de temps avant sa mort. Quelques Personnes qui ont tout pouvoir sur moy, m'ayant engagé à la mettre en vers, je me réservay la liberté d'adoucir certaines expressions qui avoient blessé les Scrupuleux. J'ay suivi la Prose dans tout le reste, à l'exception des Scenes du troisieme & du cinquieme Acte, où j'ay fait parler des Femmes. Ce sont des Scenes ajoutées à cet excellent Original, & dont les defauts ne doivent point estre imputez au celebre Auteur, sous le nom duquel cette Comedie est toujours représentée.

A C T E U R S.

D. LOUIS, Pere de D. Juan.
 D. JUAN.
 ELVIRE, ayant épousé D. Juan.
 D. CARLOS, Frere d'Elvire.
 ALONSE, Amy de D. Carlos.
 THERESE, Tante de Leonor.
 LEONOR, Demoiselle de campagne.
 PASCALÉ, Nourrice de Leonor.
 CHARLOTE, Païsane.
 MATHURINE, autre Païsane.
 PIERROT, Païsan.
 LA RAME'E, Valet de Chambre de D. Juan.
 GUSMAN, Domestique d'Elvire.
 SGANARELLE, Valet de D. Juan,
 LA STATUE du Commandeur.
 LA VIOLETTE, Laquais.

LE FESTIN

DE PIERRE,

COMEDIE.

A C T E I.

S C E N E P R E M I E R E.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE prenant du Tabac, & en offrant à Gusman.



Uoy qu'en dise Aristote, & sa digne Ca-
 bale, (le.

Le Tabac est divin, il n'est rien qui l'éga-
 Et par les Faineans, pour fuir l'oisiveté,
 Jamais amusement ne fut mieux in-
 venté.

Ne scauroit-on que dire, on prend la Tabacchiere,
 Soudain à gauche, à droit, par devant, par derriere,
 Gens de toutes façons, connus & non connus,
 Pour y demander part, sont les tres-bien venus,
 Mais c'est peu qu'à donner instruisant la Jeunesse,
 Le Tabac l'accoustume à faire ainsi largesse.
 C'est dans la Medecine un remede nouveau;
 Il purge, réjouit, conforte le cerveau,
 De toute noire humeur promptement le délivre,
 Et qui vit sans Tabac n'est pas digne de vivre.
 O Tabac, ô Tabac, mes plus cheres amours!
 Mais reprenons un peu nostre premier discours.

LE FESTIN DE PIERRE,

Si bien, mon cher Gusman, qu'Elvire ta Maistresse,
Pour D. Juan mon Maistre a pris tant de tendresse,
Qu'apprenant son départ, l'excès de son ennuy
L'a fait mettre en campagne, & courir après luy?
Le soin de le chercher est obligéant sans doute,
C'est aimer fortement, mais tout Voyage couste,
Et j'ay peur, s'il te faut expliquer mon souci,
Qu'on l'indemnise mal des frais de celui-ci.

G U S M A N.

Et la raison encor? Dy-moy, je te conjure,
D'où te vient une peur de si mauvais augure?
Ton Maistre là-dessus t'a-t-il ouvert son cœur?
T'a-t-il fait remarquer pour nous quelque froideur,
Qui d'un départ si prompt...

S G A N A R E L L E.

J'en'en scay point les causes.
Mais, Gusman, à peu près je voy le train des choses,
Et sans que D. Juan m'ait rien dit de cela,
Tout franc, je gagerois que l'affaire va là.
Je pourrois me tromper, mais j'ay peine à le croire.

G U S M A N.

Quoy, ton Maistre feroit cette tache à sa gloire?
Il trahiroit Elvire, & d'un crime si bas...

S G A N A R E L L E.

Il est trop jeune encor, il n'oseroit.

G U S M A N,

Helas!

Ny d'un si lâche tour l'infamie éternelle,
Ny de sa qualité....

S G A N A R E L L E.

La raison en est belle.

Sa qualité! C'est là ce qui l'arresteroit.

G U S M A N.

Tant de vœux...

S G A N A R E L L E.

Rien pour luy n'est trop chaud ny trop froid.
Vœux, sermens, sans scrupule il met tout en usage.

G U S M A N.

Mais ne songe-t-il pas à l'hymen qui l'engage?
Croit-il le pouvoir rompre?

S G A -

C O M E D I E.

S G A N A R E L L E.

Hé, mon pauvre Gusman,
Tu ne sçais pas encor quel Homme est D. Juan.

G U S M A N.

S'il est ce que tu dis, le moyen de connoître,
De tous les Scelerats, le plus grand, le plus traître?
Le moyen de penser qu'après tant de sermens,
Tant de transports d'amour, d'ardeurs, d'empresse-
De protestations des plus passionnées, (mens,
De larmes, de soupirs, d'assurances données,
Il ait réduit Elvire à sortir du Convent,
A venir l'épouser, & tout cela, du vent?

S G A N A R E L L E.

Il s'embarasse peu de pareilles affaires.
Ce sont des tours d'esprit qui luy sont ordinaires;
Et si tu connoissois le Pelerin, croy-moy,
Tu ferois peu de fond sur le don de sa foy.
Ce n'est pas que je sçache avec pleine assurance,
Que déjà pour Elvire il soit ce que je pense.
Pour un dessein secret en ces lieux appelé,
Depuis son arrivée il ne m'a point parlé;
Mais par précaution je puis icy te dire,
Qu'il n'est devoirs si saints dont il ne s'ose rire;
Que c'est un Endurci dans la fange plongé,
Un Chien, un Heretique, un Turc, un Enragé;
Qu'il n'a ny foy ny loy; que tout ce qui le tente...

G U S M A N.

Quoy, le Ciel ny l'Enfer n'ont rien qui l'épouvante?

S G A N A R E L L E.

Bon, parlez luy du Ciel, il répond d'un soupir.
Parlez luy de l'Enfer, il met le Diable au pis;
Et parce qu'il est jeune, il croit qu'il est en âge,
Où la vertu sied moins que le libertinage.
Remontrance, reproche, autant de temps perdu.
Il cherche avec ardeur ce qu'il voit défendu,
Et ne refusant rien à Madame Nature,
Il est ce qu'on appelle un Pourceau d'Epicure,
Ainsi ne me dis point, sur sa legereté,
Qu'Elvire par l'hymen se trouve en seureté,
C'est peu par bon Contrat qu'il en ait fait sa Femme,
Pour en venir à bout, & contenter sa flamme,

K 6.

Avec

Avec elle au besoin, par ce mesme Contrat,
 Il auroit épousé toy, son Chien & son Chat.
 C'est un piege qu'il tend par tout à chaque Belle;
 Païsane, Bourgeoise, & Dame & Demoiselle,
 Tout le charme, & d'abord pour leur donner leçon,
 Un Mariage fait luy sembler une Chançon.
 Toûjours Objets nouveaux, toûjours nouvelles flâ-
 Et si je te disois combien il a de Femmes, (mes;
 Tu serois convaincu que ce n'est pas en vain
 Qu'on le croit l'Epouseur de tout le Genre-Humain.

G U S M A N.

Quel abominable Homme!

S G A N A R E L L E.

Et plus qu'abominable;
 Il se moque de tout, ne craint ny Dieu ny Diable;
 Et je ne doute point, comme il est sans retour,
 Qu'il ne soit par la Foudre écrasé quelque jour.
 Il le mérite bien, & s'il te faut tout dire,
 Depuis qu'en le servant je souffre le martyre,
 J'en ay veu tant d'horreurs, que j'avoué aujourd'huy,
 Qu'il vaudroit mieux cent fois être au Diable qu'à luy.

G U S M A N.

Que ne le quites-tu?

S G A N A R E L L E.

Le quitter! comment faire?
 Un grand Seigneur méchant est une étrange affaire.
 Vois-tu, si j'avois fuy, j'aurois beau me cacher,
 Jusque dans l'Enfer mesme il viendrait me chercher.
 La crainte me retient, & ce qui me désolé,
 C'est qu'il faut avec luy faire souvent l'Idole,
 Louer ce qu'on déteste, & de peur du baston,
 Approuver ce qu'il fait, & chanter sur son ton.
 Je croy dans ce Palais le voir qui se promene,
 C'est luy. Prends garde au moins...

G U S M A N.

Ne t'en mets point en peine.

S G A N A R E L L E.

Je t'ay conté sa vie un peu legerement.
 C'est à toy là-dessus de te taire; autrement...

G U S M A N s'en allant.

Ne crains rien.

SCE-

SCENE II.

D. JUAN, S G A N A R E L L E.

D. JUAN.

Avec qui parlois tu? pourroit-ce estre
 Le bon homme Gusman? J'ay crû le reconnoître.

S G A N A R E L L E.

Vous avez fort bien crû, c'estoit luy-mesme.

D. JUAN.

Il vient.

Demander quelle affaire en ces lieux nous retient?

S G A N A R E L L E.

Il est un peu surpris de ce que sans rien dire
 Vous avez pu si-tost abandonner Elvire.

D. JUAN.

Que luy fais-tu penser d'un départ si prompt?

S G A N A R E L L E.

Moy?

Rien du tout, ce n'est point mon affaire.

D. JUAN.

Mais toy,

Qu'en penses-tu?

S G A N A R E L L E.

Je croy, sans trop juger en Beste,
 Que vous avez encor quelque amourette en teste.

D. JUAN.

Tu le crois?

S G A N A R E L L E.

Ouy.

D. JUAN.

Ma foy, tu crois juste, & mon cœur
 Pour un Objet nouveau sent la plus forte ardeur.

S G A N A R E L L E.

Eh mon Dieu! j'entrevois d'abord ce qui s'y passe.
 Vostre cœur n'aime point à demeurer en place,
 Et sans luy faire tort sur la fidelité,
 C'est le plus grand Coureur qui jamais ait esté.
 Tout est de vostre goust, Brune ou Blonde, n'importe.

K 7

D.

D. JUAN.
Et n'ay-je pas raison d'en user de la sorte?

S G A N A R E L L E.
He Monsieur...

D. JUAN.
Quoy?
S G A N A R E L L E.
Sans doute; il est aisé de voir
Que vous avez raison si vous voulez l'avoir;
Mais si, comme on n'est pas bon Juge dans sa cause,
Vous ne le vouliez pas, ce seroit autre chose.

D. JUAN.
Et bien, je te permets de parler librement.
S G A N A R E L L E.
En ce cas je vous dis tres-serieusement,
Qu'on trouve fort vilain qu'allant de Belle en Belle,
Vous fassiez vanité par tout d'estre Infidelle.

D. JUAN.
Quoy, si d'un bel Objet je suis d'abord touché,
Tu veux que pour toujours j'y demeure attaché,
Qu'un éternel amour de ma foy luy réponde,
Et me laisse sans yeux pour le reste du monde?
Le rare & doux plaisir qui se trouve en aimant,
S'il faut s'ensevelir dans un attachement,
Renoncer pour luy seul à toute autre tendresse,
Et vouloir sotement mourir dès sa jeunesse!
Va, croy moy, la constance estoit bonne jadis,
Où les leçons d'aimer venoient des Amadis;
Mais à present, on suit des loix plus naturelles.
On aime sans façon tout ce qu'on voit de Belles,
Et l'amour qu'en nos cœurs la premiere a produit,
N'oste rien aux appas de celle qui la suit.
Pour moy, qui ne scaurois faire l'inéxorable,
Je me donne par tout où je trouve l'aimable,
Et tout ce qu'une Belle a sur moy de pouvoir,
Ne me rend point ailleurs incapable de voir.
Sans me vouloir piquer du nom d'Amant fidelle,
J'ay des yeux pour une autre aussi bien que pour elle,
Et dès qu'un beau visage a demandé mon cœur,
Je ne puis me résoudre à l'armer de rigueur.
Ravi de voir qu'il cede à la douce contrainte,

Qui

Qui d'abord laisse en luy toute autre flâme éteinte,
Je l'abandonne aux traits dont il aime les coups,
Et si j'en avois cent, je les donnerois tous.

S G A N A R E L L E.
Vous estes liberal.

D. JUAN.
Que de douceurs charmantes!
Font gouster aux Amans les passions naissantes
Si pour chaque Beauté je m'enflâme aisément,
Le vray plaisir d'aimer est dans le changement.
Il consiste à pouvoir, par d'empreslez hommages,
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages,
A desarmer sa crainte, à voir de jour en jour
Par cent petits progrès avancer nostre amour;
A vaincre doucement la pudeur innocente,
Qu'oppose à nos desirs une ame chancelante,
Et la reduire enfin, à force de parler,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais quand on a vaincu, la passion expire.
Ne souhaitant plus rien, on n'a plus rien à dire;
A l'amour satisfait tout son charme est osté,
Et nous nous endormons dans sa tranquillité,
Si quelque Objet nouveau, par sa conquête à faire,
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire.
Enfin j'aime en amour les exploits differens;
Et j'ay sur ce sujet l'ardeur des Conquerans,
Qui sans cesse courant de Victoire en Victoire,
Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire.
De mes vastes desirs le vol precipité
Par cent Objets vaincus ne peut estre arresté.
Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre,
Et je souhaiterois, comme fit Alexandre,
Qu'il fust un autre Monde encor à découvrir,
Où je pusse en amour chercher à conquerir.

S G A N A R E L L E.
Comme vous debitez! Ma foy, je vous admire.
Vostre langue...

D. JUAN.
Qu'as-tu là-dessus à me dire?

S G A N A R E L L E.
A vous dire? moy? j'ay... mais que dirois-je? rien,
Car quoy que vous disiez, vous le tournez si bien,

Que

Que sans avoir raison, il semble à vous entendre,
 Qu'on soit quand vous parlez, obligé de se rendre.
 J'avois pour disputer des raisons dans l'esprit...
 Je veux une autrefois les mettre par écrit.
 Avec vous sans cela je n'aurois qu'à me taire,
 Vous me broüilleriez tout.

D. JUAN.

Tu ne sçauois mieux faire.

S G A N A R E L L E.

Mais, Monsieur, par hazard, me seroit-il permis
 De vous dire qu'à moy, comme à tous vos Amis,
 Votre genre de vie un tant soit peu fait peine?

D. JUAN.

Le Fat! & quelle vie est-ce donc que je mene?

S G A N A R E L L E.

Fort bonne, assurément; mais enfin... quelquefois...
 Par exemple, vous voir marier tous les mois.

D. JUAN.

Est-il rien de plus doux? rien qui soit plus capable...

S G A N A R E L L E.

Il est vray, je conçois cela fort agreable;
 Et c'est, si sans peché j'en avois le pouvoir,
 Un divertissement que je voudrois avoir.
 Mais sans aucun respect pour les plus saints mysteres...

D. JUAN.

Ne t'embarasse point, ce sont-là mes affaires.

S G A N A R E L L E.

On doit craindre le Ciel, & jamais Libertin.
 N'a fait encor, dit-on, qu'une méchante fin.

D. JUAN.

Je hay la remontrance, & quand on s'y hazarde...

S G A N A R E L L E.

Oh, ce n'est pas à vous que j'en fais, Dieu m'en garde,
 J'aurois tort de vouloir vous donner des leçons.
 Si vous vous égarez, vous avez vos raisons;
 Et quand vous faites mal, comme c'est l'ordinaire,
 Du moins vous sçavez bien qu'il vous plaist de le faire.
 Bon cela; mais il est certains Impertinens,
 A droit de fort esprit hardis, entreprenans,
 Qui sans sçavoir pourquoy, traitent de ridicules
 Les plus justes motifs des plus sages scrupules,

Et

Et qui font vanité de ne trembler de rien,
 Par l'entestement seul que cela leur sied bien.
 Si j'avois par malheur un tel Maistre; *Ame crasse,*
 Luy dirois-je tout net, le regardant en face,
Osez-vous bien ainsi braver à tous momens
Ce que l'Enfer pour vous amasse de tourmens?
 Un Rien, un Mirmidon, un petit Ver de terre,
 Au Ciel impunément croit déclarer la guerre?
Allez, malheur cent fois à qui vous applaudit.
 C'est bien à vous (Je parle au Maistre que j'ay dit)
 A vouloir vous railler des choses les plus saintes,
 A secouer le joug des plus loüables craintes.
 Pour avoir de grands biens & de la qualité,
 Une Perruque blonde, estre propre, ajusté,
 Tout en couleur de feu, pensez-vous (Prenez garde.)
 Ce n'est pas vous au moins que tout cecy regarde.)
 Pensez-vous en avoir plus de droit d'éclater
 Contre les veritez dont vous osez douter?
 De moy, vostre Valet, apprenez, je vous prie,
 Qu'en vain les Libertins de tout font raillerie;
 Que le Ciel tost ou tard pour leur punition...

D. JUAN.

Paix.

S G A N A R E L L E.

C'à voyons. Dequoy seroit-il question?

D. JUAN.

De te dire en deux mots qu'une flame nouvelle
 Icy, sans t'en parler, m'a fait suivre une Belle.

S G A N A R E L L E.

Et n'y craignez-vous rien pour ce Commandeur
 mort?

D. JUAN.

Je l'ay si bien tué, chacun le sçait.

S G A N A R E L L E.

D'accord.

On ne peut rien de mieux, & s'il osoit s'en plaindre,
 Il auroit tort, mais...

D. JUAN.

Quoy?

S G A N A R E L L E.

Ses Parens sont à craindre.

D.

D. JUAN.

Laissons-là tes frayeurs, & songeons seulement
 A ce qui me peut faire un destin tout charmant.
 Celle qui me réduit à soupirer pour elle,
 Est une Fiancée aimable, jeune, belle,
 Et conduite en ces lieux où j'ay suivy ses pas,
 Par l'Heureux, à qui sont destinez tant d'appas.
 Je la vis par hazard, & j'eus cet avantage,
 Dans le temps qu'ils songeoient à faire leur voyage.
 Il faut te l'avouer. Jamais jusqu'à ce jour
 Je n'ay veu deux Amans se montrer tant d'amour.
 De leurs cœurs trop unis la tendresse visible,
 Me frappant tout à coup, rendit le mien sensible,
 Et les voyant ceder aux transports les plus doux,
 Si je devins Amant, je fus Amant jaloux.
 Ouy, je ne pus souffrir sans un dépit extrême,
 Qu'ils s'aimaient autant que l'un & l'autre s'aime.
 Ce bizarre chagrin alluma mes desirs;
 Je me fis un plaisir de troubler leurs plaisirs,
 De rompre adroitement l'étroite intelligence,
 Dont mon cœur delicat se faisoit une offence.
 N'ayant pû reussir, plus amoureux toujours,
 C'est au dernier remede enfin que j'ay recours.
 Cet Epoux pretendu, dont le bonheur me blesse,
 Doit aujourd'huy sur mer regaler sa Maistresse.
 Sans t'en avoir rien dit, j'ay dans mes interets
 Quelques Gens qu'au besoin nous trouverons tout
 Ils auront une Barque, où la Belle, enlevée, (prests.
 Rendra de mon amour la victoire achevée.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur.

D. JUAN.

Heu!

SGANARELLE.

C'est là le prendre comme il faut.

Vous faites bien.

D. JUAN.

L'amour n'est pas un grand défaut.

SGANARELLE.

Sottise; il n'est rien tel que de se satisfaire.
 La mechante ame!

D.

D. JUAN.

Allons songer à cette affaire.
 Voicy l'heure à peu près où ceux... mais qu'est-ce cy?
 Tu ne m'avois pas dit qu'Elvire estoit icy.

SGANARELLE.

Sçavois-je que si-tost vous la verriez paroistre?

SCENE III.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE,
GUSMAN.

ELVIRE.

Don Juan voudra-t-il encor me reconnoistre,
 Et puis-je me flater que le soin que j'ay pris...

D. JUAN.

Madame, à dire vray, j'en suis un peu surpris.
 Rien ne devoit icy presser vostre voyage.

ELVIRE.

J'y viens faire sans doute un mechant Personnage,
 Et par ce froid accueil, je commence de voir
 L'erreur où m'avoit mise un trop credule espoir.
 J'admire ma foiblesse & l'imprudence extrême
 Qui m'a fait consentir à me tromper moy-mesme,
 A démentir mes yeux sur une trahison,
 Où mon cœur refusoit de croire ma raison.
 Ouy, pour vous contre moy ma tendresse séduite,
 Quoy qu'on pût m'opposer, excusoit vostre fuite.
 Cent soupçons qui devoient alarmer mon amour,
 Avoient beau contre vous me parler chaque jour.
 A vous justifier toujours trop favorable,
 J'en rejettois la voix qui vous rendoit coupable,
 Et je ne regardois dans ce trouble odieux,
 Que ce qui vous peignoit innocent à mes yeux.
 Mais un accueil si froid & si plein de surprise,
 M'apprend trop ce qu'il faut que pour vous je me dise.
 Je n'ay plus à douter qu'un honteux repentir
 Ne vous ait sans rien dire obligé de partir.
 J'en veux pourtant, j'en veux, dans mon malheur
 extrême,
 Entendre les raisons de vostre bouche mesme.
 Parlez donc, & sçachons par où j'ay mérité,

Ce

Ce qu'ose contre moy vostre infidelité.

D. JUAN.

Si mon éloignement m'a fait croire infidelle,
J'ay mes raisons, Madame, & voila Sganarelle,
Qui vous dira pourquoy...

S G A N A R E L L E.

Je le diray? Fort bien.

D. JUAN.

Il sçait...

S G A N A R E L L E.

Moy? s'il vous plaist, Monsieur, je ne sçay rien.

E L V I R E.

Et bien, qu'il parle; il faut souffrir tout pour vous
plaie.

D. JUAN.

Allons, parle à Madame, il ne faut point se taire.

S G A N A R E L L E.

Vous vous moquez, Monsieur.

E L V I R E à Sganarelle.

Puis qu'on le veut ainsi,

Approchez, & voyons ce mystere éclaircy.

Quoy, tous deux interdits! est-ce là pour confondre...

D. JUAN.

Tu ne répondras pas?

S G A N A R E L L E.

Je n'ay rien à répondre.

D. JUAN.

Veux-tu parler, te dis-je?

S G A N A R E L L E.

Et bien, allons tout doux.

Madame...

E L V I R E.

Quoy?

S G A N A R E L L E à D. Juan.

Monsieur.

D. JUAN.

Redoute mon courroux.

S G A N A R E L L E.

Madame, un autre Monde avec quelqu'autre chose,
Comme les Conquerans, Alexandre, est la cause
Qui nous a fait en haste, & sans vous dire adieu,

Dé-

Décamper l'un & l'autre, & venir en ce lieu.

Voila pour vous, Monsieur, tout ce que je puis faire.

E L V I R E.

Vous plaist-il, D. Juan, m'éclaircir ce mystere?

D. JUAN.

Madame, à dire vray, pour ne pas abuser...

E L V I R E.

Ah, que vous sçavez peu l'art de vous déguiser?

Pour un homme de Cour qui doit avec étude

De feindre, de tromper avoir pris l'habitude,

Demeurer interdit, c'est mal faire valoir

La noble effronterie où je vous devois voir.

Que ne me jurez-vous que vous estes le mesme;

Que vous m'aimez toujours autant que je vous aime,

Et que la seule mort dégageant vostre foy,

Rompra l'attachement que vous avez pour moy?

Que ne me dites-vous qu'une affaire importante

A causé le départ, dont j'ay pris l'épouvante;

Que si de son secret j'ay lieu de m'offenser,

Vous avez craint les pleurs qu'il m'auroit fait verser;

Qu'icy d'un long séjour ne pouvant vous défendre,

Je n'ay qu'à vous quitter, & vous aller attendre;

Que vous me rejoindrez avec l'empressement,

Qu'a pour ce qu'il adore un veritable Amant,

Et qu'éloigné de moy, l'ardeur qui vous enflâme

Vous rend ce qu'est un corps séparé de son ame?

Voilà par où du moins vous me feriez douter.

D'un oubly que mes feux devoient peu redouter.

D. JUAN.

Madame, puis qu'il faut parler avec franchise,

Apprenez ce qu'en vain mon trouble vous déguise.

Je ne vous diray point que mes empressements

Vous conservent toujours les mesmes sentimens,

Et que loin de vos yeux, ma juste impatience

Pour le plus grand des maux me fait compter l'absen-

Si j'ay pu me résoudre à fuir, à vous quitter, (ce.

Je n'ay pris ce dessein que pour vous éviter.

Non que mon cœur encor, trop touché de vos char-

mes,

N'ait le mesme penchant à vous rendre les armes;

Mais un pressant scrupule à qui j'ay deû céder,

M'ou-

M'ouvrant les yeux de l'ame a sçu m'intimider,
 Et fait voir qu'avec vous, quelque amour qui m'enga-
 Je ne puis, sans peché, demeurer davantage. (ge,
 J'ay fait reflexion que pour vous épouser,
 Moy-mesme trop long-temps j'ay voulu m'abuser;
 Que je vous ay forcée à faire au Ciel l'injure
 De rompre en ma faveur une sainte closture,
 Où par des vœux sacrez vous aviez entrepris
 De garder pour le monde un éternel mépris.
 Sur ces reflexions, un repentir sincere
 M'a fait appréhender la celeste colere.
 J'ay crû que vostre hymen trop mal autorisé,
 N'estoit pour tous les deux qu'un crime déguisé,
 Et que je ne pouvois en éviter les peines,
 Qu'en tâchant de vous rendre à vos premieres chai-
 nes. (nuis,
 N'en doutez point; voila, quoy qu'avec mille en-
 Et pourquoy je m'éloigne, & pourquoy je vous fuis.
 Par un frivole amour, voudriez-vous, Madame,
 Combatre le remords qui déchire mon ame,
 Et qu'en vous retenant, j'attirasse sur nous
 Du Ciel toujourns vangeur l'implacable courroux?

E L V I R E.

Ah! Scelerat, ton cœur aussi lâche que traistre,
 Commence tout entier à se faire connoistre
 Et ce qui me confond dans tout ce que j'attens,
 Je le connois enfin lors qu'il n'en est plus temps.
 Mais sçache, à me tromper quand ce cœur s'étudie,
 Que ta perte suivra ta noire perfidie,
 Et que ce mesme Ciel, dont tu t'oses railler,
 A me vanger de toy voudra bien travailler.

S G A N A R E L L E.

Se peut-il qu'il resiste, & que rien ne l'étonne!
 Monsieur...

D. J U A N.

De fausseté je voy qu'on me soupçonne.
 Mais, Madame...

E L V I R E.

Il suffit, je t'ay trop écouté.
 En ouïr davantage est une lâcheté,
 Et quoy qu'on ait à dire, il faut qu'on se surmonte,
 Pour

Pour ne se faire pas trop expliquer sa honte.
 Ne te figure point qu'en reproches en l'air
 Mon courroux contre toy veuille icy s'exhaler.
 Tout ce qu'il peut avoir d'ardeur, de violence,
 Se reserve à mieux faire éclater ma vengeance.
 Je te le dis encor, le Ciel armé pour moy
 Punira tost ou tard ton manquement de foy;
 Et si tu ne crains point sa justice blessée,
 Crains du moins la fureur d'une Femme offensée.

Elle sort, & D. Juan la regarde partir.

S G A N A R E L L E.

Il ne dit mot, il rêve, & les yeux sur les siens...
 Hélas! si le remords le pouvoit prendre.

D. J U A N.

Viens,

Il est temps d'achever l'amoureuse entreprise,
 Qui me livre l'Objet dont mon ame est éprise.
 Suy-moy.

S G A N A R E L L E.

Le detestable! A quel Maistre maudit
 Malgré moy si long-temps mon malheur m'asservit!

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

CHARLOTE, PIERROT.

C H A R L O T E.

N Ostre-dinse, Pierrot, pour les tirer de paine,
 Tu t'es là rencontré bian à point.

P I E R R O T.

Oh, marguenne.

San nou c'en estoit fait.

C H A R L O T E.

Je le croy bian.

P I E R R O T.

Voi-tu?

II

Il nes'en falloit pas l'époisseur d'un festu.
Tou deux de se nayer eussient fait la sotile.

C H A R L O T E.

C'est don l'vent d'a matin...

P I E R R O T.

Aga quien, san feintise,

Je te vas tout fin drait conter par le menu,
Comme en n'y pensant pas le hazard est venu.
Il avient bien besoin d'un œil comme le nostre,
Qui les vist de tout loin, car c'est moy, com' s'edit l'autre,
Qui les ay le premier avisez. Tanquia don,
Su le bord de la Mar bian leu prend que j'équion,
Où de tarre Gros-Jean me jettoit une mote,
Tout en batifolant, car com' tu sçais, Charlotte,
Pour v'nir batifoler Gros-Jean ne charche qu'ou,
Et moy par-fouas aussi je batifole itou.
En batifolant don, j'ay fait l'appercevançe
D'un grouillement sugliau, sans voir la diférence
De squi pouvoit grouiller; ç'a grouilloit à tou coups,
Et grouillant, par secouffe alloit comme envars nous.
J'estas embarassé; s'n'estoit point stratagème,
Et tout com' je te vois, je voyas ç'a de mesme,
Aussi fixiblement, & pis tout d'un coup, quien,
Je voyas qu'après ça je ne voyas pu rien.
*Eh, Gros-Jean, ç'ay je fait, stan pendant que je somme
Aniaiser parmy nous, je pens' que vla de zhomme,
Qui nagiant tout là bas. Bon, sm'a-t-i fait, vrament,
T'auras de queuque Chat ven le trépassement;
T'as la ven' trouble. Oh bian, ç'ay je fait, t'as biau dire,
Je n'ay point la ven' trouble, & sn'est point jen pou rire,
C'est la de zomme. Point, sm'a-t-i fait sn'en est pas,
Piarrot, t'as la barluë. Oh! j'ay s'que tu voudras,
C'ay je fait, mais gageon que j'n'ay point la barluë,
Et qu' ça qu'en voit là bas, ç'ay je fait, qui remuë,
C'est de zomme, vois tu, qui nageont vars icy.
Gag' que non, sm'a-t-i fait. Oh marguë, gag' que si,
Di sous. Oh, sm'a-t-i fait, je le veux bian, marguë;
Quien, mets argent su jen, vla le mien, Palsanguenne
Je n'ay fait là-dessus l'Etourdy ny le Fou,
J'ay bravement bouté par tarre mé di sou,
Quatre piece tapée, & le restant en double,*

Jar-

Jarniguë, je varron si j'ayon la ven' trouble.

C'ay-je fait, les boutant... plus hardimen enfin
Que si j'eusse avalé queuque varie de Vin;
Car je sis hazardeux moy; qu'en m' mette en boutade,
Je vas sans tant d'raisons tout à la débandade.
Je sçavas bian pourtant s'que j'faisas d'en par là,
Queuque gniais! Enfin don, j'n'on pas putoft mis,
vla,

Que j'voyon tout à plain com' deu Zommes à la nage
Nou faision signe; & moy, sans rien dir davantage,
De prendre le zenjeux. *Allon, Gros-Jean, allon,*
C'ay je fait, *voi-tu pas comme i nou zappellon?*
*I s' vont nayer. Tan miens, sm'a-t-i fait, je m'en
gausse,*

I m'ant fait perdre. A don le tirant pa lé chauffe,
J'l'ay si bian sarmonné, qu'à la parfin vars eux
J'ayon dans une Barque avironné tou deux.
Et pis cahin caha, j'on tant fait que le somme
Venus tout contre, & pis j'les avon tiré comme
Il avient quasi beü déjà pu que de jeu;
Et pis j' le zon cheu nou menez auprès du feu,
Où je l'zon ven tou nuds sécher leu Zoupelande;
Et pis il en est vnu deux autre de leu bande,
Qui s'équian, voi-tu bian, sauvez tout seul, & pis
Mathurine est venuë à voir leu biau zhabits;
Et pis i liont conté qu'al n'estoit pas tan sote,
Qu'al avoit du mâlin dans l'œil, & pis, Charlotte,
Vla tout com' ça s'est fait pour te l'dire en un mot.

C H A R L O T E.

Et ne m'disois-tu pas qu'glien avoit un, Piarrot,
Qu'estoit bien pu mieux fait que tretous?

P I E R R O T.

C'est le Maistre,

Queuque bian gros Monsieu, dé pu gros qui puisse être;
Car i n'a que du d'or par ila, par icy,
Et ceux qui le sarvont sont de Monsieus aussi.
Stanpendant, si je n'eume esté là, palsanguenne
Il entenoit.

C H A R L O T E.

Ardé zun peu.

T. Corn. IV. Partie,

L

PIER-

P I E R R O T.

Jamais marguenne,
Tou gros Monfieu qui l'est, il n'en fut revenu.

C H A R L O T E.

Et cheu toy, dy Piarrot, est-il encor tou nu?

P I E R R O T.

Nannain, tou devan nou qui le regardion faire,
I l'avon rabillé. Monguieu, combian d'affaire!
J'n'avois veu s'habiller jamais de Courtifans,
Ny leu Zangingorniaux; je me pardrois dedans.
Pour le zy faire entré comme n'en lé balote!
J'estas tout éboby de voir ça. Quien, Charlote,
Quand i font habillez, i vou zant tout-à-point
De grand cheveux toufus, mais qui ne tenont point
A leu teste, & pis vla tout d'un coup qui l'y passe,
I boutont ça tout comme un bonnet de filace.
Leu Chemise qu'à voir j'estas tout étourdy,
Ant de' manche ou tou deux j'entrerions tout brandy.
En deglieu d'haut de chauffe, il ant fartaine histoire
Qui ne leu vient que là; j'auras bian dequoy boire,
Si j'avas tou l'argent de Lifets de dessus.
Glien a tant, glien a tant, qu'en n'an feroit voir pu.
Il n'ant jusqu'au Colet qui n'va point en darriere,
Et qui leu pend devan basty d'une maniere,
Que je n'tel sérois dire, & si j'lay veu de près.
Il ant au bout débras d'autre petis Colets,
Aveu des passemens faits de dantale blanche,
Qui veniant par le bout faison le tour démanche.

C H A R L O T E.

I faut que j'aille voir, Piarrot.

P I E R R O T.

Oh, si te plaist,

J'ay queuq' chose à te dire.

C H A R L O T E.

Et bian, dy qu'esque c'est?

P I E R R O T.

Voi-tu, Charlote, i faut qu'aveu toy, com'sdit l'autre,
Je débonde mon cœur, il iroit trop du nostre,
Quand je somme pour estre à nou deux tou de bon,
Si je n'me plaignas pas.

CHAR-

C H A R L O T E.

Quement? quest-qu'iglia dou?

P I E R R O T.

Iglia que franchemen tu me chagraigne l'ame.

C H A R L O T E.

Et d'ou vient?

P I E R R O T.

Tastigué, tu dois estre ma Femme.

Et tu ne m'aime pas.

C H A R L O T E.

Ah, ah, n'est-ce que ça.

P I E R R O T.

Non, sn'est qu'ça, stanpendant c'est bian assez,
viença.

C H A R L O T E.

Mon guieu, toujou, Piarrot, tu m'dis la mesme chose.

P I E R R O T.

Si j'te la dis toujou, c'est toy qu'en est la cause,
Et si tu me faisois queuquefois autrement,
J'te diras autre chose.

C H A R L O T E.

Appren-moy don quement,

Tu voudrois que j're fille.

P I E R R O T.

Oh, je veux que tu m'aime.

C H A R L O T E.

Es-que je n'taime pas?

P I E R R O T.

Non, tu fais tou de mesme

Que si j'navion point fait no Zacordaille, & si
J'n'ay rien à mere procher là-dessus, Dieu marcy.
Das qui passe un Marcier, tout aussi-tost j'tajette
Lépu jolis lacets qui soient dans sa banete.
Pour t'aller dénicher de Marle je ne sçay zou
Tou lé jours je m'azarde à me rompre le cou.
Je fais jouër pour toy lé Vielleu za ta Feste,
Et tou ça, contre un mur c'est me cougné la teste.
J'n'y gagne rien. Voi-tu? ça n'est ny biau ny bon,
De n'vouloir pas aimer les Gens qui nou zaimon.

C H A R L O T E.

Mon guieu, je t'aime aussi, dequoy te metre en paine?

L 2

PIER-

P I E R R O T.

Ouy, tu m'aime, mais c'est d'une belle déguaine.

C H A R L O T E.

Qu'es-don q'tu veux qu'en fasse?

P I E R R O T.

Oh, je veux que tou hant,
L'en fasse ce qu'en fait pour aimé comme i faut.

C H A R L O T E.

J't'aime aussi comme i faut, pourquoy don q'tu t'étonne?

P I E R R O T.

Non, ça s'voit quand il est, & toujou zau par-
sonne, (passantQuand c'est tout d'bon qu'en aime, en leu fait en
Mil ptite fingerie; & sis-je un innocent?

Margué, je n'veux que voir com' la grosse Tomasse

Fait au jeune Robain, al n'tien jamais en place,

Tant al n'est affotée, & dès qu'a l'voit passer,

Al n'attend point qui vienne, al s'en cour l'agacer;

Ly jett' son Chapiau bas, & toujou san reproche

Ly fait exprès queuq' niche, ou baille une taloche:

Et darrainment oncor que su zun Escabiau

I regardoit danser, al s'en fut bian & biau

Ly tirer de dessous & l'mit à la renvarse.

J'arny vla sq'cest qu'aimer, mais margué l'en me barse

Quand dret comme un piquet j'voy q'tu viens te
parcher.

Tu n'me dis jamais mot, & j'ay biau tentincher.

En gliu de m'fair' présent d'une bonne égratineure,

De m'bailler queuque coup, ou d'voir par aventure

Si j'sis point chatouilleu, tu te grates lé doigts,

Et t'es-là toujou comme une vray fouche de bois.

T'es trop fraide, voi-tu; ventrigué, ça me choque.

C H A R L O T E.

C'est me n'imeur, Piarrot; que veux-tu?

P I E R R O T.

Tu te moque.

Quand l'en aime les Gens, l'en en baille toujou

Queuq' petit' signifiance.

C H A R L O T E.

O cherche don par où.

Stu

Stu pense qu'à t'aimer queuque autre soit pu prompte,
Va l'aimer, j' te l'accorde.

P I E R R O T.

Et bian, vla pas mon compte?
Tastigué, stu m'aimois, m'dirois-tu ça?

C H A R L O T E.

Pourquoy

M'viens-tu tarabuffer toujou l'esprit?

P I E R R O T.

Dy moy.

Queu mal t'fais-je à vouloir que tu m'fasse paroistre
Un peu pu d'amiquié?

C H A R L O T E.

Va, ça m'viendra peut-estre.

Ne me presse point tant, & laisse faire.

P I E R R O T.

Et bien,

Touche donc là, Charlotte, & d'bon cœur.

C H A R L O T E.

Et bien, qu'ien.

P I E R R O T.

Promets q'tu tâchera za m'aimer davantage.

C H A R L O T E.

Es-ce là su Monsieu?

P I E R R O T.

Ouy, le vla.

C H A R L O T E.

Queu dommage

Qui l'eust esté nayé! qui l'est genty!

P I E R R O T.

Je vas

Boire chopaine, aguieu, je ne tarderay pas.

S C E N E II.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTE.

D. JUAN.

I L n'y faut plus penser, c'en est fait, Sganarelle.
La force entre mes bras alloit mettre la Belle,
Lors que ce coup de vent, difficile à prévoir,
Renversant nostre Barque, a trompé mon espoir.

L 3

Si

Si par là de mon feu l'espérance est frivole,
L'aimable Païsane aisément m'en console,
Et c'est une conquête assez pleine d'appas,
Qui dans l'occasion ne m'échappera pas.
Déjà par cent douceurs j'ay jetté dans son ame
Ces dispositions à bien traiter ma flâme;
On se plaist à m'entendre, & je puis esperer
Qu'icy je n'auray pas long-temps à soupirer.

S G A N A R E L L E.

Ah, Monsieur, je frémis à vous entendre dire.
Quoy, des bras de la mort quand le Ciel nous retire,
Au lieu de mériter par quelque amendement,
Les bontez qu'il répand sur nous incessamment;
Au lieu de renoncer aux foles amouretes,
Qui déjà tant de fois... Paix, Coquin que vous estes.
Monsieur sçait ce qu'il fait, & vous ne sçavez, vous,
Ce que vous dites.

D. J U A N.

Ah! que vois-je auprès de nous?

S G A N A R E L L E.

Qu'est-ce?

D. J U A N.

Tourne les yeux, Sganarelle, & condamne
La surprise où me met cette autre Païsane.
D'où sort-elle? Peut-on rien voir de plus charmant?
Celle-cy vaut bien l'autre, & mieux.

S G A N A R E L L E.

Assurément.

D. J U A N.

Il faut que je luy parle.

S G A N A R E L L E.

Autre pièce nouvelle.

D. J U A N.

L'agréable rencontre! Et d'où me vient, la Belle,
L'inesperé bonheur de trouver en ces lieux,
Sous cet habit rustique, un Chef-d'œuvre des Cieux?

C H A R L O T E.

Eh! Monsieur.

D. J U A N.

Il n'est point un plus joly visage.

CHAR-

C H A R L O T E.

Monsieur.

D. J U A N.

Demeurez-vous, ma Belle, en ce Village?

C H A R L O T E.

Ouy, Monsieur.

D. J U A N.

Vostre nom?

C H A R L O T E.

Charlotte, à vous servir,

Si j'en estois capable.

D. J U A N.

Ah, je me sens ravir.

Qu'elle est belle, & qu'au cœur sa veuë est dangereuse!
Pour moy...

C H A R L O T E.

Vous me rendez, Monsieur, toute honteuse.

D. J U A N.

Honteuse, d'oùir dire icy vos veritez!

Sganarelle, as-tu veu jamais tant de beautez?

Tournez-vous, s'il vous plaist. Que sa taille est mi-
gnonne!

Haussez un peu la teste. Ah, l'aimable personne!

Cette bouche, ces yeux, ouvrez-les tout-à-fait.

Qu'ils sont beaux! Et vos dents? il n'est rien si parfait.

Ces levres ont sur tout un vermeil que j'admire,

J'en suis charmé.

C H A R L O T E.

Monsieur, cela vous plaist à dire,

Et je ne sçay si c'est pour vous railler de moy.

D. J U A N.

Me railler de vous! Non, j'ay trop de bonne foy.

Regarde cette main plus blanche que l'Yvoire,

Sganarelle, peut-on...

C H A R L O T E.

Fy, Monsieur, al est noire

Tou comme je n'sçay quoy.

D. J U A N.

Laissez-la moy baiser.

C H A R L O T E.

C'est trop d'honneur pour moy, j'nosrois vou refuser.

L 4

Mais

Mais si j'eus sçu tou ça devant vostre arrivée,
Expres aveu du son je m'la ferois lavée.

D. JUAN.

Vous n'estes point encor mariée?

CHARLOTE.

Oh, non pas,
Mais je dois bien-toft l'estre au Fils du grand Lucas.
I se nomme Piarrot; c'est ma Tante Phlipote
Qui nou fait marier.

D. JUAN.

Quoy, vous, belle Charlotte,
D'un simple Paysan estre la Femme? Non,
Il vous faut autre chose, & je croy tout de bon,
Que le Ciel m'a conduit expres dans ce Village,
Pour rompre cet injuste & honteux mariage;
Car enfin je vous aime, & malgré les jaloux,
Pourveu que je vous plaise, il ne tiendra qu'à vous
Qu'on ne trouve moyen de vous faire paroistre
Dans l'éclat des honneurs où vous meritez d'estre.
Cet amour est bien prompt, je l'avoûray; mais quoy?
Vos beautez tout d'un coup ont triomphé de moy,
Et je vous aime autant, Charlotte, en un quart-d'heure,
Qu'on aimeroit une autre en six mois.

CHARLOTE.

Ouy?

D. JUAN.

Je meure,

S'il est rien de plus vray.

CHARLOTE.

Monfieur, je voudrois bien
Que ça fust tou com'ça, car vou n'me dite rien
Qui n'me fasse assé zaise, & j'orois bien envie
De n'vou mécroire point, mais j'ay toute ma vie
Entendu dire à ceux qui sçavon bien s'que c'est,
Qu'i n'est poin de Monfiens qui ne soient toujou prest
A tromper queuque Fille, à moins qual n'y regarde.

D. JUAN.

Suis-je de ces Gens-là? Non, Charlotte.

SGANARELLE.

Il n'a garde.

D.

D. JUAN.

Le temps vous fera voir comme j'en veux user.

CHARLOTE.

Aussi je n'voudrois pas me laisser abuser.
Voyez-vou, si j'sis pauvre & native au Village,
J'ay d'honneur tout autant qu'on en ait à mon âge;
Et pour tou l'or du monde on n'me pourroit tenter,
Si j'pensois qu'en m'aimant l'en me l'voulust oster.

D. JUAN.

Je voudrois vous l'oster, moy? Ce soupçon m'offense.
Croyez que pour cela j'ay trop de conscience,
Et que si vos appas m'ont sçu d'abord charmer,
Ce n'est qu'en tout honneur que je vous veux aimer.
Pour vous le faire voir, apprenez que dans l'ame
J'ay formé le dessein de vous faire ma Femme.
J'en donne ma parole, & pour vous au besoin
L'Homme que vous voyez en fera le témoin.

CHARLOTE.

Vou m'voudriez épousé, moy?

D. JUAN.

Cela vous étonne?

Demandez au Témoin que mon amour vous donne,
Il me connoit.

SGANARELLE.

Très-fort. Ne craignez rien, allez.

Il vous époufera cent fois si vous voulez.
J'en répons.

D. JUAN.

Et bien donc, pour le prix de ma flame,
Ne consentez-vous pas à devenir ma Femme?

CHARLOTE.

I faudret à ma Tante en dire un peti mot,
Pour qual en fust contente, al aime bian Piarrot.

D. JUAN.

Je diray ce qu'il faut, & m'en rendray le Maistre.
Touchez-la seulement, pour me faire connoistre
Que de vostre costé vous voulez bien de moy.

CHARLOTE.

J'n'en veux que trop, mais vou?

D. JUAN.

Je vous donne ma foy;

L s

Et

Et deux petits baisers vous vont servir de gage...

CHARLOTE.

Oh Monsieur, attendé qu'j'on fait le mariage.
Après ça, voyez-vous, je vous baisera tant
Que vous n'erez qu'à dire.

D. JUAN.

Ah, me voilà content.

Tout ce que vous voulez, je le veux pour vous plaire,
Donnez-moy seulement vostre main.

CHARLOTE.

Pourquoy faire?

D. JUAN.

Il faut que cent baisers vous marquent l'intérest....

SCENE III.

D. JUAN, CHARLOTE, PIERROT,
SGANARELLE.

PIERROT.

Tou doucement, Monsieur, tené-vous, si vous plaist.
Vous pourriez v-f'échauffant gagné la pureté.

D. JUAN.

D'où cet Impertinent nous vient-il?

PIERROT.

Oh jarnie,

J'vous di qu'où vous tegniais, & qu'i n'est pas besoin.
Qu'où vegniais courtié no Femme de si loin.

D. JUAN *le poussant.*

Ah, que de bruit?

PIERROT.

Margué, j'nenno zemouvon guere,

Pour cé pouffeus de Gens.

CHARLOTE.

Piarrot, laisse-le faire,

PIERROT.

Quement? que je l'aisse faire? & je ne l'veux pas, moy.

D. JUAN.

Ah!

PIERROT.

Parqu'il est Monsieur, i s'en viendra, je croy,
Carrester à not'barbe icy no zaccordées.

Par-

Margué, j'en fis d'avis que j'vous l'zayon gardées.
Allez v-s-en carrester les vostres.

D. JUAN *luy donnant plusieurs soufflets.*

Heu?

PIERROT.

Heu! margué.

Ne v-s-avisé pas trop de m'frapé. Jarnigué,
Ventrigué, tastigué, voyé zun peu la chance,
De v-nir battre les Gens. Sn'est pas la récompense
De v-sestre allez tantost sauvé d'estre nayé.
J'vous devion laisser boire, i lest bien employé.

CHARLOTE.

Va, ne te fâche point, Piarrot.

PIERROT.

Oh, palsanguene,

Il m'plaist de me fâcher, & t'es une Vilaine,
D'endurer qu'en t'cageole.

CHARLOTE.

Il me veut épouser,

Et tu n'te devrois pas si fort colériser.

Sn'est pas s'que tu pense, dea.

PIERROT.

Jarny, tu m'es promise.

CHARLOTE.

Ca n'y fait rien, Piarrot, tu n'as pas oncor prise.
Stu m'aime comme i faut, fras-tu pas tou joyeux
De m'voir Madame?

PIERROT.

Non, j'aimerois cent fois mieux

Te voir crever qu'n'en pas qu'un autre t'eust. Mar-
guenne....

CHARLOTE.

Lais'moy que je la fois, & n'te mets point en peine.
Je te feray cheux nou zapporté de zœufs frais,
Du beurre...

PIERROT.

Palsangué, je gnien portray jamais,

Quand tu m'en frais poyer deux fois autant; acoute,
C'est don com'ça q'tu fais? si j'en eusse eu queuq'
Je m'fras bien ampasché de le tirer de gliau, (doute,
Et je gliaurais baillé putoist un chinfteneau,

L 6

D'un

D'un bon cou d'aviron sur la teste.

D. JUAN.

Heu?

PIERROT *s'éloignant.*
Parfonne

N'me fait peur.

D. JUAN.

Attendez, j'aime assez qu'on raisonne.

PIERROT *s'éloignant toujours.*

Je m'gotarg' de tou, moy.

D. JUAN.

Voyons un peu cela.

PIERROT.

J'en ayon bien veu d'autre.

D. JUAN.

Hofiais.

SGANARELLE.

Monsieur, laissez-la.

Ce pauvre Diable; à quoy peut servir de le battre?

Vous voyez bien qu'il est obstiné comme quatre.

Va, mon pauvre Garçon, va-t-en, retire-toy,

Et ne luy dis plus rien.

PIERROT.

Et j'li veu dire, moy.

D. JUAN *donnant un soufflet à Sganarelle, croyant le donner à Pierrot qui se baisse.*

Ah, je vous apprendray...

SGANARELLE.

Peste, soit du Maroufle.

D. JUAN.

Voilà ta charité.

PIERROT.

Je m'ris d'queuq' ven qui souffle,

Et j'm'en vas à ta Tante en lâché quatre mots,

Laisse faire.

Il s'en va.

D. JUAN.

A la fin il nous laisse en repos,

Et je puis à la joye abandonner mon ame.

Que de ravissemens quand vous serez ma Femme!

Sera.

Sera-t-il un bonheur égal au mien?

SGANARELLE *voyant Maturine.*

Ah, ah.

Voicy l'autre.

SCENE IV.

D. JUAN, CHARLOTE, MATURENE,
SGANARELLE.

MATURENE.

MONSIEU, qu'es-don qu'ou faite-là?

Es'qu'ou parlez d'amour à Charlotte?

D. JUAN *à Mat.*

Au contraire.

C'est qu'elle m'aime; & moy, comme je suis sincere,
Je luy dis que déjà vous possédez mon cœur.

CHARLOTE.

Qu'es-don que vous veut là Maturine?

D. JUAN *à Charl.*

Elle a peur

Que je ne vous épouse, & je viens de luy dire
Que je vous l'ay promis.

MATURENE.

Quoy, Charlotte, es' pou rire.

D. JUAN *à Maturine.*

Tout ce que vous direz ne servira de rien.

Elle me veut aimer.

CHARLOTE.

Maturine, est-il bien

D'empescher que Monsieu....

D. JUAN *à Charlotte.*

Vous voyez qu'elle enrage.

MATURENE.

Oh, je n'empesche rien, il m'a déjà...

D. JUAN *à Charlotte.*

Je gage

Qu'elle vous soutiendra qu'elle a receu ma foy.

CHARLOTE.

Je n'pensois pas...

D. JUAN à Maturine.

Gageons qu'elle dira de moy,
Que j'auray fait serment de la prendre pour Femme.

M A T U R I N E.

Vous v'ne-zun peu tro tard.

C H A R L O T E.

Vous le dité.

M A T U R I N E.

Tredame.

Pourquoy me disputer?

C H A R L O T E.

Pis q' Monfieu me veut bien...

M A T U R I N E.

C'est moy qu'i veut putoft.

C H A R L O T E.

Oh, pourtant j'nen croy rien.

M A T U R I N E.

Il m'a veu la prumiere & m'la dit; qu'i réponde.

C H A R L O T E.

S'i v-s-a veu la prumiere, il m'a veu la seconde,
Et m'veut époufé

M A T U R I N E.

Bon...

D. JUAN à Maturine.

Hem? que vous ay-je dit?

M A T U R I N E.

C'est moy qu'il époufra. Voyé le bel esprit.

D. JUAN à Charlotte.

N'ay-je pas deviné? La fole! je l'admire.

C H A R L O T E.

Si j'n'avon pas raison le vla qu'est pour le dire,
I fçait nofte querelle.

M A T U R I N E.

Ouy, puis qu'i fait squien est,

Qui nous juge.

C H A R L O T E.

Monfieu, jugé nou, si vou plaist.

Laqueulé es-parmy nous...

M A T U R I N E.

Gageon qu'c'est moy qu'il aime,

Vou zallé voir.

CHAR

C H A R L O T E.

Tant mieux, vou zallé voir vou-mefme.

M A T U R I N E.

Dite.

C H A R L O T E.

Parlez.

D. JUAN.

Comment? est-ce pour vous moquer?

Quel besoin avez-vous de me faire expliquer?

A l'une de vous deux j'ay promis Mariage,

J'en demeure d'accord, en faut-il davantage?

Et chacune de vous dans un debat si prompt,

Ne fçait-elle pas bien comme les choses vont?

Celle à qui je me suis engagé, doit peu craindre

Ce que pour l'étonner l'autre s'obstine à feindre;

Et tous ces vains propos ne sont qu'à mépriser,

Pourveu que je sois prest toujours à l'époufer.

Qui va de bonne foy hait les discours frivoles;

J'ay promis des effets, laissons-là les paroles.

C'est par eux que je songe à vous mettre d'accord,

Et l'on fçaura bien-toft qui de vous deux a tort,

Puis qu'en me mariant je dois faire connoistre

Pour laquelle l'amour dans mon cœur a fceu naistre.

A Mat. Laissez-la se flater, je n'adore que vous.*A Ch.* Ne la detrompez point, je seray vostre E-

poux.

(stres.

A Mat. Il n'est charmes si vifs que n'effacent les vo-*A Ch.* Quand on a veu vos yeux, on n'en peut souff-

rir d'autres.

Une affaire me presse, & je cours l'achever.

Adieu, dans un moment je viens vous retrouver.

C H A R L O T E.

C'est moy qui l'y plaist mieux, au moins.

M A T U R I N E.

Pourtant, je pense

Que je l'épouferon.

S G A N A R E L L E.

Je plains vostre innocence,

Pauvres jeunes Brebis, qui pour trop croire un Fou,

Vous-mefme vous jettez dans la gueule du Loup.

Croyez-moy toutes deux, ne foyez point si promptes

A

A vous laisser ainsi duper par de beaux contes.
Songez à vos Oysons, c'est le plus assuré.

D. JUAN *revenant.*

D'où vient que Sganarelle est icy demeuré?

SGANARELLE.

Mon Maître n'est qu'un Fourbe, & tout ce qu'il
debite,

Fadaïse, il ne promet que pour aller plus viste.
Parlant de Mariage, il cherche à vous tromper.
Il en épouse autant qu'il en peut attraper,
Et....

Il apperçoit D. Juan qui l'écoute.

Cela n'est pas vray; si l'on vient vous le dire,
Répondez hardiment qu'on se plaist à médire,
Que mon Maître n'est Fourbe en aucune action,
Qu'il n'épouse jamais qu'à bonne intention;
Qu'il n'abuse personne, & que s'il dit qu'il aime....
Ah! tenez, le voila, sçachez-le de luy-mesme.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Ouy?

SGANARELLE.

Le monde est si plein, Monsieur, de Médifans,
Que comme on parle mal sur tout des Courtifans,
Je leur faisois entendre à toutes deux pour cause,
Que si quelqu'un, de vous leur disoit quelque chose,
Il falloit n'en rien croire, & que de Suborneur....

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE.

Ouy, mon Maître est un homme d'honneur,
Je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon?

SGANARELLE.

Ce seront des Bestes,
Ceux qui tiendront de lui des discours mal honnestes.

SCE-

SCENE VI.

D. JUAN, LA RAME'E, CHARLOTE,
MATURINE, SGANARELLE.

LA RAME'E.

JE viens vous avertir, Monsieur, qu'icy pour vous.
Il ne fait pas fort bon.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, sauvons-nous,

D. JUAN.

Qu'est-ce?

LA RAME'E.

Dans un moment doivent icy descendre
Douze Hommes à cheval, commandez pour vous
prendre.

Ils ont dépeint vos traits à ceux qui me l'ont dit,
Songez à vous.

SGANARELLE.

Pourquoy s'aller perdre à credit?

Tirons-nous promptement, Monsieur.

D. JUAN.

Adieu les Belles,

Celle que j'aime aura demain de mes nouvelles.

MATURINE *s'en allant.*

C'est à moy qui promet, Charlotte.

CHARLOTE.

Oh! c'est à moi,

D. JUAN.

Il faut céder, la force est une étrange loy.
Viens, pour ne risquer rien usons de stratagême,
Tu prendras mes habits.

SGANARELLE.

Moy, Monsieur?

D. JUAN.

Ouy, toy-mesme.

SGANARELLE.

Monsieur, vous vous moquez. Comment? sous vos
habits

M'aller faire tuer?

D.

D. JUAN.

Tu mets la chose au pis.

Mais dy-moy, lâche, dy, quand cela devroit estre,
N'est-on pas glorieux de mourir pour son Maistre?

SGANARELLE.

Serviteur à la gloire. O Ciel, fais qu'aujourd'huy,
Sganarelle en fuyant ne soit pas pris pour luy.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE *habillé en
Medecin.*

SGANARELLE.

A Voüez qu'au besoin j'ay l'imaginative
Aussi prompte d'aller que personne qui vive.
Vostre premier dessein n'estoit point à propos.
Sous ce déguisement j'ay l'esprit en repos.
Après tout, ces habits nous cachent l'un & l'autre
Beaucoup mieux qu'on n'eust pû me cacher sous le
vostre;

J'en regardois le risque avec quelque soucy.
Tout franc il me choquoit.

D. JUAN.

Te voila bien ainsi.

Où diable as-tu donc pris ce grotesque équipage?

SGANARELLE.

Il vient d'un Medecin qui l'avoit mis en gage.
Quoy que vieux, j'ay donné de l'argent pour l'avoir.
Mais, Monsieur, sçavez-vous quel en est le pouvoir?
Il me fait saluër des Gens que je rencontre,
Et passer pour Docteur par tout où je me montre.
Ainsi qu'un habile Homme on me vient consulter.

D. JUAN.

Comment donc?

S G A-

SGANARELLE.

Mon sçavoir va bien-toist éclater.

Déjà six Payfans, autant de Payfans,
Accoustumez sans doute à parler à des Afnes,
M'ont sur différens maux demandé mon avis.

C. JUAN.

Et qu'as-tu répondu?

SGANARELLE.

Moy?

D. JUAN.

Tu t'es trouvé pris?

SGANARELLE.

Pas trop. Sans m'étonner, de l'habit que je porte
J'ay soustenu l'honneur, & raisonné de forte,
Que sur mon Ordonnance aucun d'eux n'a douté
Qu'il n'eust entre les mains un trésor de santé.

D. JUAN.

Et comment as-tu pû bastir tes Ordonnances?

SGANARELLE,

Ma foy, j'ay ramassé beaucoup d'impertinences.
Mêlé Casse, Opium, Rhubarbe, *Et cetera.*
Tout par drachme, & le mal aille comme il pourra.
Que m'importe?

D. JUAN.

Fort bien. Ce que tu viens de dire

Me réjoût.

SGANARELLE.

Et si, pour vous faire mieux rire,
Par hazard (car enfin quelquefois, que sçait-on?)
Mes Malades venoient à guerir?

D. JUAN.

Pourquoy non?

Les autres Medecins que les Sages méprisent,
Dupent-ils moins que toy dans tout ce qu'ils nous
disent, (pas,

Et pour quelques grands mots que nous n'entendons
Ont-ils aux guérisons plus de part que tu n'as?

Croy-moy, tu peux comme eux, quoy qu'on s'en
persuade,

Profiter, s'il avient, du bonheur du Malade,
Et voir attribuer au seul pouvoir de l'Art,

Ce

Ce qu'avec la Nature aura fait le hazard.

SGANARELLE.

Oh, jusqu'où vous poussez votre humeur libertine!
Je ne vous croyois pas Impie en Medecine.

D. JUAN.

Il n'est point parmy nous d'erreur plus grande.

SGANARELLE.

Pour un Art tout divin vous n'avez point de foy?
La Cassé, le Sené, ny le Vin Hemetique...

D. JUAN.

La peste soit le Fou.

SGANARELLE.

Vous estes Heretique,

Monieur. Songez-vous bien quel bruit depuis un
Fait le Vin hemetique? (temps,

D. JUAN.

Ouy, pour certaines Gens.

SGANARELLE.

Ses miracles par tout ont vaincu les scrupules.
Leur force a converti jusqu'aux plus incredules;
Et sans aller plus loin, moy qui vous parle, moy,
J'en ay veu des effets si surprenans...

D. JUAN.

En quoy?

SGANARELLE.

Tout peut estre nié, si la vertu se nie.
Depuis six jours un Homme estoit à l'agonie,
Les plus experts Docteurs n'y connoissoient plus rien,
Il avoit mis à bout la Medecine.

D. JUAN.

Et bien?

SGANARELLE.

Recours à l'Hemetique. Il en prend pour leur plaisir.
Soudain...

D. JUAN.

Le grand miracle! Il réchape?

SGANARELLE.

Au contraire,

Il en meurt.

D.

D. JUAN.

Merveilleux moyen de le guerir!

SGANARELLE.

Comment? Depuis six jours il ne pouvoit mourir,
Et dès qu'il en a pris, le voila qui trépassé.
Vit-on jamais Remede avoir plus d'efficace?

D. JUAN.

Tu raisonnes fort juste.

SGANARELLE.

Il est vray, cet habit

Sur le raisonnement m'inspire de l'esprit,
Et si sur certains points où je voudrois vous mettre,
La dispute...

D. JUAN.

Une fois je veux te la permettre.

SGANARELLE.

Errez en Medecine autant qu'il vous plaira,
La seule Faculté s'en scandalisera;
Mais sur le reste, là, que le cœur se déploye.
Que croyez-vous?

D. JUAN.

Je croy ce qu'il faut que je croye.

SGANARELLE.

Bon. Parlons doucement, & sans nous échauffer.
Le Ciel?

D. JUAN.

Laissons cela.

SGANARELLE.

C'est fort bien dit. L'Enfer?

D. JUAN.

Laissons cela, te dis-je.

SGANARELLE.

Il n'est pas nécessaire.

De vous expliquer mieux, votre réponse est claire.
Malheur si l'esprit fort s'y trouvoit oublié.
Voila ce que vous ferez d'avoir étudié,
Temps perdu. Quant à moy, personne ne peut dire
Que l'on m'ait rien appris, je sçais à peine lire,
Et j'ay de l'ignorance à fond; mais franchement,
Avec mon petit sens, mon petit jugement, (dre,
Je vois, je comprends mieux ce que je dois compren-

Que

Que vos Livres jamais ne pourroient me l'apprendre,
Ce Monde où je me trouve, & ce Soleil qui luit,
Sont-ce des Champignons venus en une nuit?
Se font-ils faits tout seuls? Cette masse de pierre,
Qui s'éleve en Rocher, ces Arbres, cette Terre,
Ce Ciel planté là haut, est-ce que tout cela
S'est basti de soy-mesme? Et vous, seriez-vous-là,
Sans vostre Pere, à qui le sien fut nécessaire.
Pour devenir le vostre? Ainsi de Pere en Pere,
Allant jusqu'au premier, qui veut-on qui l'ait fait,
Ce premier? Et dans l'Homme, Ouvrage si parfait,
Tous ces os agencez l'un dans l'autre, cette ame,
Ces veines, ce poumon, ce cœur, ce foye... Oh, Dame,
Parlez à vostre tour comme les autres font.
Je ne puis disputer si l'on ne m'interrompt.
Vous vous taisez exprès, & c'est belle malice.

D. JUAN.

Ton raisonnement charme, & j'attens qu'il finisse.

SGANARELLE.

Mon raisonnement est, Monsieur, quoy qu'il en soit,
Que l'Homme est admirable en tout, & qu'on y voit
Certains ingrediens, que, plus on les contemple,
Moins on peut expliquer, d'où vient que... Par exem-
N'est-il pas merveilleux que je fois icy, moy, (ple,
Et qu'en la teste, là, j'aye un je ne sçay quoy,
Qui fait qu'en un moment, sans en sçavoir la cause,
Je pense, s'il le faut, cent différentes choses,
Et ne me mêle point d'ajuster les ressorts
Que ce je-ne-sçay-quoy fait mouvoir dans mon corps?
Je veux lever un doigt, deux, trois, la main entiere,
Aller à droit, à gauche, en avant, en arriere...

D. JUAN *apercevant Leonor.*

Ah, Sganarelle, voy. Peut-on sans s'étonner...

SGANARELLE.

Voilà ce qu'il vous faut, Monsieur, pour raisonner.
Vous n'estes point muet en voyant une Belle.

D. JUAN.

Celle-cy me ravit.

SGANARELLE.

Vraiment.

D.

D. JUAN.

Que cherche-t-elle?

SGANARELLE.

Vous devriez déjà l'estre allé demander.

SCENE II.

D. JUAN, LEONOR, GUSMAN.

D. JUAN.

Quel bien plus grand le Ciel pouvoit-il m'accor-
der?

Presenter à mes yeux, dans un lieu si sauvage
La plus belle Personne...

LEONOR.

Oh, point, Monsieur.

D. JUAN.

Je gage

Que vous n'avez encor que quatorze ans au plus.

SGANARELLE *à D. Juan.*

C'est comme il vous les faut.

LEONOR.

Quatorze ans? Je les eus

Le dernier de Juillet.

SGANARELLE *bas.*

O ma pauvre innocente!

D. JUAN.

Mais que cherchiez-vous là?

LEONOR.

Des herbes pour ma Tante.

C'est pour faire un Remede, elle en prend tres-sou-

D. JUAN.

(vent.

Veut-elle consulter un Homme fort sçavant?

Monsieur est Medecin.

LEONOR.

Ce seroit-là sa joye.

SGANARELLE *d'un tén grave.*

Où son mal-luy tient-il? est-ce à la rate? au foye?

LEONOR.

Sous des Arbres assise, elle prend l'air là bas.

Allons le sçavoir d'elle.

D.

D. JUAN.
A Sganarelle. Eh, ne nous pressons pas.
 Qu'elle est propre à causer une flâme amoureuse!

LEONOR.
 Il faudra que je sois pourtant Religieuse.

D. JUAN.
 Ah quel meurtre! Et d'où vient? Est-ce que vous avez
 Tant de vocation...

LEONOR.
 Pas trop, mais vous sçavez
 Qu'on menace une Fille, & qu'il faut sans murmure...

D. JUAN.
 C'est cela qui vous tient?

LEONOR.
 Et puis, ma Tante assure
 Que je ne suis point propre au mariage.

D. JUAN.
 Vous?

Elle se moque; allez, faites choix d'un Epoux.
 Je vous garantis, moy, s'il faut que j'en réponde,
 Propre à vous marier plus que Fille du monde.
 Monsieur le Medecin s'y connoist, & je veux
 Que luy-mesme...

SGANARELLE *luy tastant le poux.*
 Voyons. Le cas n'est point douteux.
 Mariez-vous, il faut vous mettre deux ensemble;
 Sinon, il vous viendra mal encombre.

LEONOR.
 Ah, je tremble.
 Et quel mal est-ce là que vous nommez?

SGANARELLE.
 Un mal

Qui consume en six mois l'humide radical;
 Mal terrible, astringent, vaporeux.

LEONOR.
 Je suis morte.

SGANARELLE.
 Mal sur tout qui s'augmente au Convent.

LEONOR.
 Il n'importe,
 On ne laissera pas de m'y mettre.

D.

D. JUAN.
 Et pourquoy?

LEONOR.
 A cause de ma Soeur qu'on aime plus que moy,
 On la mariera mieux, quand on n'aura plus qu'elle.

D. JUAN.
 Vous estes pour cela trop aimable & trop belle.
 Non, je ne puis souffrir cet excès de rigueur;
 Et dès demain, pour faire enrager vostre Soeur,
 Je veux vous épouser. En serez-vous contente?

LEONOR.
 Eh, mon Dieu, n'allez pas en rien dire à ma Tante.
 Si-tost que du Convent elle voit que je ris,
 Deux soufflets me sont seurs, & ce seroit bien pis,
 Si vous alliez pour moy parler de mariage.

D. JUAN.
 Et bien, marions-nous en secret; je m'engage,
 Puis qu'elle vous mal-traite, à vous mettre en état
 De ne rien craindre d'elle.

SGANARELLE.
 Et par un bon Contrat.
 Ce n'est point à demi que Monsieur fait les choses.

D. JUAN.
 J'avois, pour fuir l'hymen, d'assez pressantes causes;
 Mais pour vous faire entrer au Convent malgré vous,
 Sçavoir qu'à la menace on ajoute les coups,
 C'est un acte inhumain, dont je me rends coupable,
 Si je ne vous épouse.

SGANARELLE.
 Il est fort charitable.
 Voyez, se marier pour vous ôter l'ennuy
 D'estre Religieuse; attendez tout de luy.

LEONOR.
 Si j'osois m'assurer...

SGANARELLE.
 C'est une bagatelle,
 Que ce qu'il vous promet. Sa bonté naturelle
 Va si loin, qu'il est prest, pour faire trêve aux coups
 D'épouser, s'il le faut, vostre Tante avec vous.

LEONOR.
 Ah, qu'il n'en fasse rien; elle est si dégoûtante...

T. Corn. IV. Partie. M. Mais

Mais moy, suis-je assez belle...

D. JUAN.

Ah Ciel! toute charmante.

Quelle douceur pour moy de vivre sous vos loix!
Non, ce qui fait l'hymen n'est point de nostre choix;
J'en suis trop convaincu; je vous connois à peine,
Et tout à coup je cede à l'amour qui m'entraîne.

L E O N O R.

Je voudrois qu'il fust vray, car ma Tante, & la peur
Que me fait le Convent...

D. JUAN.

Ah, connoissez mon cœur.

Voulez-vous que ma foy, pour preuve indubitable;
Vous fasse le serment le plus épouvantable?
Que le Ciel...

L E O N O R.

Je vous croy, ne jurez point.

D. JUAN.

Et bien?

L E O N O R.

Mais pour nous marier, sans que l'on en sçust rien,
Si la chose pressoit, comment faudroit-il faire?

D. JUAN.

Il faudroit avec moy venir chez un Notaire,
Signer le Mariage, & quand tout seroit fait,
Nous laisserions gronder vostre Tante.

S G A N A R E L L E.

En effet.

Quand une chose est faite, elle n'est pas à faire.

L E O N O R.

Oh, ma Tante & ma Sœur seront bien en colere;
Car j'auray pour ma part plus de vingt mille écus,
Bien des Gens me l'ont dit.

D. JUAN.

Vous me rendez confus.

Pensez-vous que ce soit vostre bien qui m'engage?
Ce sont les agrémens de ce charmant visage,
Cette bouche, ces yeux. Enfin foyez à moy,
Et je renonce au reste.

S G A N A R E L L E.

Il est de bonne foy.

Vos

Vos écus sont pour luy des beautez peu touchantes.

L E O N O R.

J'ay dans le Bourg voisin une de mes Parentes,
Qui veut qu'on me marie, & qui m'a toujours dit,
Que si quelqu'un m'aimoit..

D. JUAN.

C'est avoir de l'esprit.

L E O N O R.

Elle envoyeroit chercher de bon cœur le Notaire.
Si nous allions chez-elle?

D. JUAN.

Et bien, il le faut faire.

Me voila prest, allons.

L E O N O R.

Mais quoy, seule avec vous?

D. JUAN.

Vous avecque moy, c'est suivre vostre Epoux.
Est-ce un scrupule à faire après la foy promise?

L E O N O R.

Pas trop, mais j'ay toujours...

D. JUAN.

Vous verrez ma franchise.

L E O N O R.

Du moins...

D. JUAN.

Par où faut-il vous mener?

L E O N O R.

Par ici.

Mais quel malheur!

D. JUAN.

Comment?

L E O N O R.

Ma Tante que voici...

D. JUAN.

Le fâcheux contre-temps! Qui diable nous l'amene?

S G A N A R E L L E.

Ma foy, c'en estoit fait sans cela.

D. JUAN.

Quelle peine!

LEONOR.

Sans rien dire, venez m'attendre icy ce soir,
Je m'y rendray.

SCENE III.

THERESE, LEONOR, D. JUAN,
SGANARELLE.

THERESE à Leonor.

Vraiment, j'aime assez à vous voir.
Impudente; il vous faut parler avec des Hommes.

SGANARELLE.

Vous ne sçavez pas bien, Madame, qui nous sommes.

LEONOR.

Est-ce faire du mal, quand c'est à bonne fin?
Ce Monsieur-là m'a dit qu'il estoit Medecin,
Et je luy demandois si pour guerir vostre Asme,
Il ne sçavoit pas.

SGANARELLE.

Ouy; j'ay certain Cataplasme,
Qui posé, lors qu'on tombe en suffocation,
Facilite aussi-tost la respiration.

THERESE.

Eh, mon Dieu, là-dessus j'ay veu les plus habiles,
Leurs Remedes me sont Remedes inutiles.

SGANARELLE.

Je le croy. La plupart des plus grands Medecins
Ne sont bons qu'à venir visiter des bassins;
Mais pour moy qui vay droit au souverain Dictame,
Je gueris de tous maux, & je voudrois, Madame,
Que vostre Asme vous tinst du haut jusques au bas,
Trois jours mon Cataplasme, il n'y paroistroit pas.

THERESE.

Helas! que vous feriez une admirable Cure!

SGANARELLE.

Je parle hardiment, mais ma parole est sûre.
Demandez à Monsieur. Outre l'Asme, il avoit
Un Bolus au costé qui toujours s'élevoit.
Du Diaphragme impur l'humeur trop réunie
Le mettoit tous les ans dix fois à l'agonie.

En

En huit jours, je vous ay balayé tout cela,
Nettoyé l'impur, &... Regardez, le voila
Aussi frais, aussi plein de vigueur énergique,
Que s'il n'avoit jamais eu tache d'Asmatique.

THERESE.

Son teint est frais sans doute, & d'un vif éclatant.

SGANARELLE.

Ca, voyons vostre poux. Il est intermittent;
La palpitation du poumon s'y dénote.

THERESE.

Quelquefois...

SGANARELLE.

Vostre langue. Elle n'est pas tant fote.
En dessous, levez la. L'Asme y paroist marqué.
Ah, si mon Cataplasme estoit viste appliqué...

THERESE.

Où donc l'applique-t-on?

SGANARELLE luy parlant avec action,
pour l'empescher de voir que D. Juan
entretient tout bas Leonor.

Tout droit sur la partie,

Où la force de l'Asme est le plus départie.
Comme l'obstruction se fait de ce costé,
Il faut, autant qu'on peut, la mettre en liberté;
Car selon que d'abord la chaleur restringente
A pû se ramasser, la partie est souffrante,
Et laisse à respirer le conduit plus étroit.
Or est-il que le chaud ne vient jamais du froid.
Par consequent, si-tost que dans une Famille,
Vous voyez que le mal prend cours...

THERESE à Leonor.

Petite Fille,

Passiez de ce costé.

SGANARELLE continuant.

Ne differez jamais.

D. JUAN bas à Leonor.

Vous viendrez donc ce soir?

LEONOR.

Ouy, je vous le promets.

SGANARELLE.

A vous cataplasmer commencez de bonne heure.

M 3

En

En quel lieu faites-vous icy vostre demeure?

T H E R E S E.

Vous voyez ma Maison.

S G A N A R E L L E *tirant sa Tabatiere.*

Dans trois heures d'icy,

Prenez dans un œuf frais de cette poudre cy,

Et du reste du jour ne parlez à personne.

Voilà jusqu'à demain ce que je vous ordonne,

Je ne manqueray pas à me rendre chez vous.

T H E R E S E.

Venez, vous faites seul mon espoir le plus doux.

Allons, petite Fille, aidez-moy,

L E O N O R.

Ca, ma Tante.

SCENE IV.

D. JUAN, S G A N A R E L L E.

S G A N A R E L L E.

Q U'en dites-vous, Monsieur?

D. JUAN.

La rencontre est plaisante.

S G A N A R E L L E.

M'érigeant en Docteur, j'ay là fort à propos,

Pour amuser la Tante, étalé de grands mots.

D. JUAN.

Ou diable as-tu pesché ce jargon?

S G A N A R E L L E.

Laissez faire.

J'ay servi quelque temps chez un Apoticaire.

S'il faut jaser encor, je suis Medecin né.

Mais ce Tabac en poudre à la Vieille donné?

D. JUAN.

Sa Nièce est fort aimable, & doit icy se rendre

Quand le jour...

S G A N A R E L L E.

Quoy, Monsieur, vous l'y viendrez attendre?

D. JUAN.

Ouy, sans doute.

Se 4

S G A N A R E L L E.

Et de là, vous, l'Epouseur banal,

Vous irez luy passer un Ecrit nuptial?

D. JUAN.

Souffrir, faute d'un mot, qu'elle échape à ma flame?

S G A N A R E L L E.

Quel diable de métier! toujours Femme sur Femme!

D. JUAN.

En vain pour moy ton zele y voir de l'embarras,

Les Femmes n'en font point.

S G A N A R E L L E.

Je ne vous comprends pas.

Mille Gens, dont je voy par tout qu'on se contente,

En ont souvent trop d'une, & vous en prenez trente!

D. JUAN.

Je ne me pique pas aussi de les garder;

Le grand nombre en ce cas pourroit m'incommoder.

S G A N A R E L L E.

Pourquoy? vous en feriez un Serrail. Mais je tremble.

Quel cliquetis? Monsieur, ah!

D. JUAN.

Trois Hommes ensemble

En attaquent un seul, il faut le secourir.

S G A N A R E L L E *seul sur le Theatre.*

Voilà l'humeur de l'Homme. Ou s'en va t-il courir?

S'aller faire échiner sans qu'il soit nécessaire.

Quels grands coups il allonge! Il faut le laisser faire.

Le plus seur cependant est de m'aller cacher.

S'il a besoin de moy, qu'il vienne me chercher.

SCENE V.

D. CARLOS, D. JUAN.

D. CARLOS.

C ES Voleurs par leur fuite ont fait assez connoistre

Qu'ou vôtres bras se montre on n'ose plus paroître,

Et je ne puis nier qu'à cet heureux secours,

Si je respire encor, je ne doive mes jours.

Ainsi, Monsieur, souffrez que pour vous rendre grace...

D. JUAN.

J'ay fait ce que vous-mesme auriez fait en ma place,

M 4

Et

Et prendre ce parti contre leur lâcheté,
 Estoit plustost devoir que generosité.
 Mais d'où vous estes-vous attiré leur poursuite?

D. CARLOS.

Je m'estois par malheur écarté de ma suite.
 Ils m'ont rencontré seul, & mon Cheval tué
 A leur infame audace a fort contribué.
 Sans vous j'estois perdu.

D. JUAN.

Vous allez à la Ville?

D. CARLOS.

Non, certains interets...

D. JUAN.

Vous peut-on estre utile?

D. CARLOS.

Cette offre met le comble à ce que je vous doys.
 Une affaire d'honneur, tres-sensible pour moy,
 M'oblige dans ces lieux à tenir la Campagne.

D. JUAN.

Je suis à vous, souffrez que je vous accompagne.
 Mais puis-je demander, sans me rendre indiscret,
 Quel outrage receu...

D. CARLOS.

Ce n'est plus un secret,

Et je ne dois songer dans le bruit de l'offence,
 Qu'à faire promptement éclater ma vengeance.
 Une Sœur, qu'au Convent j'avois fait élever,
 Depuis quatre ou cinq jours s'est laissée enlever.
 Un D. Juan Giron est l'auteur de l'injure,
 Il a pris cette route, au moins on m'en assure,
 Et je viens l'y chercher sur ce que j'en ay sçu.

D. JUAN.

Et le connoissez-vous?

D. CARLOS.

Je ne l'ay jamais veu,

Mais j'amene avec moy des Gens qui le connoissent;
 Et par ses actions telles qu'elles paroissent,
 Je croy, sans passion, qu'il peut estre permis...

D. JUAN.

N'en dites point de mal, il est de mes Amis.

D.

D. CARLOS.

Après un tel aveu j'aurois tort d'en rien dire;
 Mais lors que mon honneur à la vengeance aspire,
 Malgré cette amitié j'ose esperer de vous...

D. JUAN.

Je sçay ce que se doit un si juste courroux,
 Et pour vous épargner des peines inutiles,
 Quels que soient vos desseins, je les rendray faciles,
 Si d'aimer D. Juan je ne puis m'empescher,
 C'est sans avoir servy jamais à le cacher.
 D'un enlevement fait avecque trop d'audace
 Vous demandez raison, il faut qu'il vous la fesse.

D. CARLOS.

Et comment me la faire?

D. JUAN.

Il est homme de cœur,

Vous pouvez là-dessus consulter vostre honneur.
 Pour se battre avec vous, quand vous aurez sçu
 prendre (dre.)
 Le lieu, l'heure, & le jour, il viendra vous atten-
 Vous répondre de luy, c'est vous en dire assez.

D. CARLOS.

Cette assurance est douce à des cœurs offencez.
 Mais je vous avoûray que vous devant la vie,
 Je ne puis, sans douleur, vous voir de la partie.

D. JUAN.

Une telle amitié nous a joints jusqu'icy,
 Que s'il se bat, il faut que je me batte aussi.
 Nostre union le veut.

D. CARLOS.

Et c'est dont je soupire.

Faut-il, quand je vous dois le jour que je respire,
 Que j'aye à me vanger, & qu'il vous soit permis
 D'aimer le plus mortel de tous mes Ennemis?

M 35

SCÈ

SCENE VI.

D. CARLOS, D. JUAN, ALONSE.

ALONSE à un Valet.

FAY boire nos Chevaux, & que l'on nous attende.
Par où donc... Mais ô Ciel, que ma surprise est
grande!

D. CARLOS à Alonse.

D'où vient qu'ainsi sur nous vos regards attachez...

ALONSE.

Voila vostre Ennemy, celui que vous cherchez,
D. Juan.

D. CARLOS.

D. Juan.

D. JUAN.

Ouy, je renonce à feindre;
L'avantage du nombre est peu pour m'y contraindre.
Je suis ce D. Juan, dont le trépas juré...

ALONSE à D. Carlos.

Voulez-vous...

D. CARLOS.

Arrestez; m'estant seul égaré,
Des Lâches m'ont surpris, & je luy dois la vie
Qui par eux sans son bras m'auroit esté ravie.
D. Juan, vous voyez, malgré tout mon courroux,
Que je vous rens le bien que j'ay reçu de vous.
Jugez par là du reste, & si de mon offence,
Pour payer un bienfait, je suspens la vengeance,
Croyez que ce delay ne fera qu'augmenter
Le vif ressentiment que j'ay fait éclater.
Je ne demande point qu'icy sans plus attendre
Vous preniez le party que vous avez à prendre.
Pour m'acquiter vers vous, je veux bien vous laisser,
Quoy que vous resolviez, le loisir d'y penser.
Sur l'outrage reçu, qu'en vain on voudroit taire,
Vous sçavez quels moyens peuvent me satisfaire.
Il en est de sanglans, il en est de plus doux.
Voyez-les, consultez, le choix dépend de vous.
Mais enfin quel qu'il soit, souvenez-vous, de grace.
Qu'il faut que mon affront par D. Juan s'efface,

Que

Que ce seul interest m'a conduit en ce lieu,
Que vous m'avez pour luy donné parole. Adieu.

ALONSE.

Quoy, Monsieur?

D. CARLOS.

Suivez-moy,

ALONSE.

Faut-il...

D. CARLOS.

Nostre querelle

Se doit vuider ailleurs.

SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Hola, ho, Sganarelle.

SGANARELLE derriere le Theatre.

Qui va la?

D. JUAN.

Viendras-tu?

SGANARELLE.

Tout à l'heure. Ah, c'est vous.

D. JUAN.

Coquin, quand je me bats, tu te sauves des coups?

SGANARELLE.

J'estois allé, Monsieur, icy près, d'où j'arrive.
Cet habit est, je croy, de vertu purgative;
Le porter, c'est autant qu'avoir pris...

D. JUAN.

Effronté!

D'un voile honneste au moins couvre ta lâcheté.

SGANARELLE.

D'un vaillant homme mort la gloire se publie;
Mais j'en fais moins de cas que d'un Poltron en vie.

D. JUAN.

Sçais-tu pour qui mon bras vient de s'employer?

SGANARELLE.

Non.

M 6

D.

D. JUAN.

Pour un Frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un Frere! tout de bon?

D. JUAN.

J'ay regret de nous voir ainsi broüillez ensemble,
Il paroist honneste homme.

SGANARELLE.

Ah, Monsieur, il me semble,

Qu'en rendant un peu plus de justice à sa Sœur...

D. JUAN.

Ma passion pour elle est usée en mon cœur,
Et les Objets nouveaux le rendent si sensible,
Qu'avec l'engagement il est incompatible.
D'ailleurs, ayant pris Femme en vingt lieux differens,
Tu sçais pour le secret les détours que je prens.
A ne point éclater toutes je les engage,
Et si l'une en public avoit quelque avantage,
Les autres parleroient, & tout seroit perdu.

SGANARELLE.

Vous pourriez bien alors, Monsieur, estre pendu.

D. JUAN.

Maraut.

SGANARELLE.

Je vous entens, il seroit plus honneste,
Pour vous mieux ennoblir, qu'on vous coupast la teste;
Mais c'est toujours mourir.

D. JUAN voyant un Tombeau sur lequel
est une Statuë.

Quel ouvrage nouveau

Vois-je paroistre icy?

SGANARELLE.

Bon, & c'est le Tombeau

Où vostre Commandeur, qui pour luy le fit faire,
Grace à vous, gist plütoft qu'il n'estoit necessaire.

D. JUAN.

On ne m'avoit pas dit qu'il fust de ce costé.
Allons le voir.

SGANARELLE.

Pourquoy cette civilité?

Laissons-le là, Monsieur; aussi bien il me semble

Que

Que vous ne devez pas estre trop bien ensemble.

D. JUAN.

C'est pour faire la paix que je cherche à le voir,
Et s'il est galant homme, il doit nous recevoir.
Entrons.

SGANARELLE.

Ah! que ce marbre est beau! Ne luy déplaise,
Il s'est là, pour un Mort, logé fort à son aise.

D. JUAN.

J'admire cette aveugle & fote vanité.
Un Homme en son vivant se fera contenté
D'un Bastiment fort simple, & le Visionnaire
En veut un tout pompeux, quand il n'en a que faire.

SGANARELLE.

Voyez-vous sa Statuë, & comme il tient sa main?

D. JUAN.

Parbleu, le voila bon en Empereur Romain.

SGANARELLE.

Il me fait quasi peur. Quels regards il nous jette!
C'est pour nous obliger, je pense, à la retraite,
Sans doute qu'à nous voir il prend peu de plaisir.

D. JUAN.

Si de venir dîner il avoit le loisir,
Je le régälerois. De ma part, Sganarelle,
Va l'en prier.

SGANARELLE.

Luy?

D. JUAN.

Cours.

SGANARELLE.

La priere est nouvelle.

Un Mort! Vous moquez-vous?

D. JUAN.

Fay ce que je t'ay dit.

SGANARELLE.

Le pauvre homme, Monsieur, a perdu l'appétit.

D. JUAN.

Si tu n'y vas...

SGANARELLE.

J'y vay. Que faut-il que je dise?

M 7

D.

D. JUAN.

Que je l'attens chez-moy.

SGANARELLE.

Je ris de ma sottise,
Mais mon Maître le veut. Monsieur le Commandeur,
D, Juan voudroit bien avoir chez luy l'honneur
De vous faire un Régale. Y viendrez-vous?

*La Statuë baisse la teste, & Sganarelle tombant
sur les genoux s'écrie.*

A l'aide...

D. JUAN.

Qu'est-ce? Qu'as-tu? Dy donc.

SGANARELLE.

Je suis mort sans remede.

La Statuë...

D. JUAN.

Et bien, quoy? que veux-tu dire?

SGANARELLE,

Helas!

La Statuë...

D. JUAN.

Enfin donc tu ne parleras pas?

SGANARELLE.

Je parle, & je vous dis, Monsieur, que la Statuë...

D. JUAN.

Encor?

SGANARELLE.

Sa teste...

D. JUAN.

Et bien?

SGANARELLE.

Vers moy s'est abatuë,

Elle m'a fait...

D. JUAN.

Coquin!

SGANARELLE.

Si je ne vous dis vray...

Vous pouvez luy parler pour en faire l'essay.

Peut-estre...

D.

D. JUAN.

Viens, Maraut, puis qu'il faut que j'en rie,
Viens estre convaincu de ta poltronnerie,
Prens garde. Commandeur, te rendras-tu chez-moy?
Je t'attens à diner.

La Statuë baisse encor la teste.

SGANARELLE.

Vous en tenez, ma foy.
Voila mes esprits forts qui ne veulent rien croire.
Disputons à présent, j'ay gagné la victoire.

D. JUAN après avoir resvé un moment.

Allons, sortons d'icy.

SGANARELLE.

Sortons, je vous promets,
Quand j'en feray dehors, de n'y rentrer jamais.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Cesse de raisonner sur une bagatelle.
Un faux rapport des yeux n'est pas chose nouvelle,

Et souvent il ne faut qu'une simple vapeur,
Pour faire ce qu'en toy j'imputois à la peur.
La vûë en est troublée, & je tiens ridicule...

SGANARELLE.

Quoy, là-dessus encor vous estes incrédule,
Et ce que de nos yeux, de ces yeux que voila,
Tous deux nous avons veu, vous le démentez? Là,
Traitez-moy d'ignorant, d'impertinent, de beste.
Il n'est rien de plus vray que ce signe de teste,
Et je ne doute point que pour vous convertir,
Le Ciel qui de l'Enfer cherche à vous garantir,
N'ait rendu tout exprès ce dernier témoignage.

D.

D. JUAN.

Ecoute, s'il t'échape un seul mot davantage
Sur tes moralitez, je vay faire venir
Quatre Hommes des plus forts, te bien faire tenir,
Afin qu'un nerf de Bœuf à loisir te réponde.
M'entens-tu? dy.

SGANARELLE.

Fort bien, Monsieur, le mieux du monde.
Vous vous expliquez net, c'est-là ce qui me plaist.
D'autres ont des détours qu'on ne sçait ce que c'est;
Mais vous, en quatre mots que vous faites entendre,
Vous dites tout, rien n'est si facile à comprendre.

D. JUAN.

Qu'on me fasse dîner le plutôt qu'on pourra,
Un Siege.

SGANARELLE à la Violette.

Va sçavoir quand Monsieur dînera.

Dépêche.

SCENE II.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE,
LA VIOLETTE.

D. JUAN.

Que veut-on?

LA VIOLETTE.

C'est Monsieur vostre Pere.

D. JUAN.

Ah, que cette visite estoit peu necessaire!
Quels contes de nouveau me vient-il débiter?
Qu'il a de temps à perdre!

SGANARELLE.

Il le faut écouter.

D. LOUIS.

Ma présence vous choque, & je voy que sans peine
Vous pourriez vous passer d'un Pere qui vous gêne.
Tous deux, à dire vray, par plus d'une raison,
Nous nous incommodons d'une étrange façon;
Et si vous estes las d'ouïr mes remontrances,
Je suis bien las aussi de vos extravagances.

Ah!

Ah! que d'aveuglement, quand raisonnant en fous,
Nous voulons que le Ciel soit moins sage que nous;
Quand sur ce qu'il connoist qui nous est necessaire,
Nos imprudens desirs ne le laissent pas faire,
Et qu'à force de vœux nous tâchons d'obtenir
Ce qui nous est donné souvent pour nous punir!
La naissance d'un Fils fut ma plus forte envie.
Mes souhaits en faisoient tout le bien de ma vie,
Et ce Fils que j'obtiens est le fleau rigoureux
De ces jours que par luy je croyois rendre heureux.
De quel œil, dites-moy, pensez-vous que je voye
Ces commerces honteux qui seuls font vostre joye;
Ce scandaleux amas de viles actions
Qu'entassent chaque jour vos folles passions,
Ce long enchaînement de méchantes affaires,
Où du Prince pour vous les graces necessaires
Ont épuisé déjà tout ce qu'auprès de luy
Mes services pouvoient m'avoir acquis d'appuy?
Ah Fils! indigne Fils! quelle est vostre bassesse,
D'avoir de vos Ayeux démenty la noblesse!
D'avoir osé ternir par tant de lâcheté
Le glorieux éclat du sang dont vous sortez,
De ce sang que l'Histoire en mille endroits renomme!
Et qu'avez-vous donc fait pour estre Gentilhomme?
Si ce titre ne peut vous estre contesté,
Pensez-vous avoir droit d'en tirer vanité,
Et qu'il ait rien en vous qui puisse estre estimable,
Quand vos déreglemens l'y rendent méprisable?
Non, non, de nos Ayeux on a beau faire cas;
La naissance n'est rien où la vertu n'est pas.
Aussi ne pouvons-nous avoir part à leur gloire,
Qu'autant que nous faisons honneur à leur mémoire.
L'éclat que leur conduite a repandu sur nous,
Des mesmes sentimens nous doit rendre jaloux;
C'est un engagement dont rien ne nous dispense,
De marcher sur les pas qu'a tracez leur prudence,
D'estre à les imiter attachez, prompts, ardens,
Si nous voulons passer pour leurs vrais Descendans.
Ainsi de ce Héros que nos Histoires louënt,
Vous descendez en vain lors qu'ils vous defavouënt,
Et que ce qu'ils ont fait & d'illustre & de grand,

N'a

N'a pû de vostre cœur leur estre un seür garand.
Loin d'estre de leur sang, loin que l'on vous en
compte,

L'éclat n'en rejallit sur vous qu'à vostre honte,
Et c'est comme un Flambeau qui devant vous porté,
Fait de vos actions mieux voir l'indignité.
Enfin si la Noblesse est un précieux titre,
Sçachez que la vertu doit en estre l'arbitre,
Qu'il n'est point de grands noms qui sans elle obscur-

D. JUAN. (cis...

Monfieur, vous seriez mieux si vous parliez assis.

D. LOUIS.

Je ne veux pas m'asseoir, Insolent. J'ay beau dire,
Ma remontrance est vaine, & tu n'en fais que rire.
C'est trop; si jusqu'icy dans mon cœur malgré moy,
La tendresse de Pere a combatu pour toy,
Je l'étouffe; aussi bien il est temps que j'efface.
La honte de te voir des-honorer ma race,
Et qu'arrestant le cours de tes déreglemens,
Je prévienne du Ciel les justes chastimens.
J'en mourray, mais je dois mon bras à sa colere.

S C E N E III.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Mourez quand vous voudrez, il ne m'importe
guere.

Ah! que sur ce jargon, qu'à toute heure j'entens,
Les Peres sont fâcheux qui vivent trop long-temps!

SGANARELLE.

Monfieur...

D. JUAN.

Quelle sottise à moy quand je l'écoute!

SGANARELLE.

Vous avez tort.

D. JUAN.

J'ay tort?

SGANARELLE.

Eh.

D,

D. JUAN.

J'ay tort?

SGANARELLE.

Ouy sans doute,

Vous avez très-grand tort de l'avoir écouté
Avec tant de douceur & tant d'honnesteté.
Le chassant, au milieu de sa sottie harangue,
Vous luy deviez apprendre à mieux regler sa langue,
A-t-on jamais rien veu de plus impertinent?
Un Pere contre un Fils faire l'entreprenant?
Luy venir dire au nez que l'honneur le convie
A mener dans le monde une loüable vie?
Le faire souvenir qu'estant d'un noble sang,
Il ne devoit rien faire indigne de son rang?
Les beaux enseignemens! c'est bien ce que doit suivre
Un Homme tel que vous, qui sçait comme il faut vivre,
De vostre patience on se doit étonner.
Pour moy, je vous l'aurois envoye promener.

S C E N E IV.

D. JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE.

Vostre Marchand est là, Monfieur.

D. JUAN.

Qui?

LA VIOLETTE.

Ce grand Homme,

Monfieur Dimanche.

SGANARELLE.

Peste, un Creancier affomme.

Dequoy s'avise-t-il d'estre si diligent
A venir chez les Gens demander de l'argent?
Que ne luy disois-tu que Monfieur dine en Ville?

LA VIOLETTE.

Vrayment ouy, c'est un homme à croire bien facile.
Malgré ce que j'ay dit, il a voulu s'asseoir
Là dedans pour l'attendre.

SGANARELLE.

Et bien, jusques au soir

Qu'i

Qu'il y demeure.

D. JUAN.

Non; fay qu'il entre au contraire.

Je ne tarderay pas long-temps à m'en défaire.

Lors que des Creanciers cherchent à nous parler

Je trouve qu'il est mal de se faire celer.

Leurs visites ayant une fort juste cause,

Il les faut tout au moins payer de quelque chose,

Et sans leur rien donner, je ne manque jamais

A les faire de moy retourner satisfaits.

SCENE V.

D. JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE.

D. JUAN.

Bon jour, Monsieur Dimanche. Eh, que ce m'est
de joye

De pouvoir... Ne souffrez jamais qu'on vous renvoye.

J'ay bien grondé mes Gens, qui sans doute ont eu tort

De n'avoir pas voulu vous faire entrer d'abord.

Ils ont ordre aujourd'huy de n'ouvrir à personne;

Mais ce n'est pas pour vous que cet ordre se donne,

Et vous estes en droit, quand vous venez chez-moy,

De n'y trouver jamais rien de fermé.

M. DIMANCHE.

Je croy,

Monsieur, qu'il...

D. JUAN.

Les Coquins! voyez, laisser attendre

Monsieur Dimanche seul! Oh, je leur veux appren-
dre

A connoître les Gens.

M. DIMANCHE.

Cela n'est rien.

D. JUAN.

Comment?

Quand je suis dans ma Chambre, oser effrontément

Dire à Monsieur Dimanche, au meilleur...

M. DIMANCHE.

Sans colere.

Mon-

Monsieur, une autrefois ils craindront de le faire.
J'estois venu...

D. JUAN.

Jamais ils ne font autrement.

Ca, pour Monsieur Dimanche un Siege, promptement.

M. DIMANCHE.

Je suis dans mon-devoir.

D. JUAN.

Debout! que je l'endure!

Non, vous serez assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous conjure...

D. JUAN.

Apportez. Je vous aime, & je vous voy d'un œil...

Ostez-moy ce Pliant, & donnez un Fauteuil.

M. DIMANCHE.

Je n'ay garde, Monsieur, de...

D. JUAN.

Je le dis encore.

Au point que je vous aime, & que je vous honore,

Je ne souffriray point qu'on mette entre nous deux

Aucune difference.

M. DIMANCHE.

Ah! Monsieur.

D. JUAN.

Je le veux.

Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE.

Comme le temps empire...

D. JUAN.

Mettez-vous là.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je n'ay qu'un mot à dire.

J'estois...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Je suis bien;

D. JUAN.

Non, si vous n'estes-là, je n'écouteray rien.

M.

M. DIMANCHE *s'asseyant dans un Fauteuil.*
C'est pour vous obeir. Sans le besoin extrême...

D. JUAN.

Parbleu, Monsieur Dimanche, avouez-le vous-mesme.
Vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Ouy, mieux depuis quelques mois
Que je n'avois pas fait. Je suis...

D. JUAN.

Plus je vous vois,
Plus j'admire sur vous certain vif qui s'épanche.
Quel teint!

M. DIMANCHE.

Je viens, Monsieur...

D. JUAN.

Et Madame Dimanche,
Comment se porte-t'elle?

M. DIMANCHE.

Affez bien, Dieu mercy.
Je viens vous...

D. JUAN.

Du menage elle a tout le soucy.
C'est une brave Femme.

M. DIMANCHE.

Elle est vostre Servante.
J'estois...

D. JUAN.

Elle a bien lieu d'avoir l'ame contente.
Que ses Enfans sont beaux! La petite Louison,
Hem?

M. DIMANCHE.

C'est l'Enfant gasté, Monsieur, de la Maison.
Je...

D. JUAN.

Rien n'est si joly.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je...

D. JUAN.

Que je l'aime?
Et le petit Colin, est-il encor de mesme?

Fait-il toujours grand bruit avecque son Tambour?

M.

M. DIMANCHE.

Ouy, Monsieur, on en est étourdy tout le jour,
Je venois...

D. JUAN.

Et Brusquet, est-ce à son ordinaire?
L'aimable petit Chien, pour ne se pouvoir taire?
Mord-il toujours les Gens aux jambes?

M. DIMANCHE.

A ravir.

C'est pis que ce n'estoit, nous n'en sçaurions chevir;
Et quand il ne voit pas nostre petite Fille...

D. JUAN.

Je prens tant d'intrest en toute la Famille,
Qu'on doit peu s'étonner si je m'informe ainsi
De tout l'un après l'autre.

M. DIMANCHE.

Oh, je vous compte aussi
Parmy ceux qui nous font...

D. JUAN.

Allons donc, je vous prie,
Touchez, Monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Ah!

D. JUAN.

Mais sans raillerie,
M'aimez-vous un peu? là.

M. DIMANCHE.

Tres-humble Serviteur,

D. JUAN.

Parbleu, je suis à vous aussi de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous me rendez confus. Je...

D. JUAN.

Pour vostre service;
Il n'est rien qu'avec joye en tout temps je ne fisse.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur pour moy; Mais, Monsieur,
s'il vous plaist,

Je viens pour...

D. JUAN.

Et cela, sans aucun intrest,

Croyez-

Croyez-le.

M. DIMANCHE.

Je n'ay point merité cette grace.

Mais...

D. JUAN.

Servir mes Amis n'a rien qui m'embarasse.

M. DIMANCHE.

Si vous...

D. JUAN.

Monfieur Dimanche, oh ça, de bonne foy,
Vous n'avez point difné, difnez avecque moy.
Vous voila tout porté.

M. DIMANCHE.

Non, Monfieur, une affaire
Me rappelle chez nous, & m'y rend neceffaire.

D. JUAN *fe levant.*

Vifte, allons; ma Caleche.

M. DIMANCHE.

Ah! c'est trop de moitié.

D. JUAN.

Dépefchons.

M. DIMANCHE.

Non, Monfieur.

D. JUAN.

Vous n'irez point à pié.

M. DIMANCHE.

Monfieur, j'y vay toujourns.

D. JUAN.

La refiftance eft vaine;

Vous m'estes venu voir, je veux qu'on vous remene.

M. DIMANCHE.

J'avois-là...

D. JUAN.

Tenez-moy pour voftre Serviteur.

M. DIMANCHE.

Je voulois...

D. JUAN.

Je le fuis, & voftre debiteur.

M. DIMANCHE.

Ah! Monfieur.

Di

D. JUAN.

Je n'en fais un fecret à perfonne,
Et de ce que je dois j'ay la memoire bonne.

M. DIMANCHE.

Si vous me...

D. JUAN.

Voulez-vous que je descende en bas,
Que je vous reconduife?

M. DIMANCHE.

Ah! je ne le vaux pas.

Mais...

D. JUAN.

Embrassez-moy donc. C'est d'une amitié pure,
Qu'une feconde fois icy je vous conjure
D'estre perfuadé qu'envers & contre tous;
Il n'est rien qu'au befoin je ne fiffe pour vous.

D Juan fe retire.

SGANARELLE *reconduifant M. Dimanche.*
Vous avez en Monfieur un Amy veritable,
Un...

M. DIMANCHE.

De civilitez il eft vray qu'il m'accable,
Et j'en fuis fi confus, que je ne fçay comment
Luy pouvoir demander ce qu'il me doit.

SGANARELLE.

Vraiment,

Quand on parle de vous, il ne faut que l'entendre.
Comme luy tous fes Gens ont pour vous le cœur
tendre,

Et pour vous le montrer, ah! que ne vous vient-on
Donner quelque nazarde, ou des coups de bafton!
Vous verriez de quel air...

M. DIMANCHE.

Je le croy, Sgnararelle.

Mais pour luy mille écus font une bagatelle;
Et deux mots dits par vous...

SGANARELLE.

Allez, ne craignez rien,

Vous en deuft-il vingt mille, il vous les payeroit bien.

M. DIMANCHE.

Mais vous, vous me devez auffi pour voftre compte...

T. Corn. IV, Partie.

N

SGA-

S G A N A R E L L E.

Fy, parler de cela! n'avez-vous point de honte?

M. D I M A N C H E.

Comment?

S G A N A R E L L E.

Ne sçay-je pas que je vous doiy?

M. D I M A N C H E.

Si tous...

S G A N A R E L L E.

Allez, Monsieur Dimanche, ou vous attend chez vous.

M. D I M A N C H E.

Mais mon argent?

S G A N A R E L L E.

Et bien, je dois; qui doit s'oblige.

M. D I M A N C H E.

Je veux...

S G A N A R E L L E.

Ah!

M. D I M A N C H E.

J'entens...

S G A N A R E L L E.

Bon.

M. D I M A N C H E.

Mais...

S G A N A R E L L E.

Fy,

M. D I M A N C H E.

Je...

S G A N A R E L L E.

Fy, vous dis-je,

S C E N E VI.

D. JUAN, SGANARELLE, ELVIRE.

S G A N A R E L L E.

N O U S en voila défaits.

D. JUAN.

Et fort civilement.

A-t-il lieu de s'en plaindre?

S G A N A R E L L E.

Il auroit tort, comment?

D.

D. JUAN.

N'ay je pas...

S G A N A R E L L E.

Ceux qui font les fautes, qu'ils les boivent.
Est-ce aux Gens comme vous à payer ce qu'ils doi-
vent?

D. JUAN.

Qu'on sçache si bien-tost le disner sera prest.

*à Elvire qu'il voit entrer.*Quoy, vous encor, Madame? En deux mots, s'il
vous plaist.

J'ay haste.

E L V I R E.

Dans l'ennuy dont mon ame est atteinte,
 Vous craignez ma douleur, mais perdez cette crainte:
 Je ne viens point icy pleine de ce courroux,
 Que je n'ay que trop fait éclater devant vous.
 Par un premier hymen une autre vous possede,
 On m'a tout éclaircy, c'est un mal sans remede,
 Et je me ferois tort de vouloir disputer,
 Ce que contre les loix je ne puis emporter.
 J'ay sans doute à rougir malgré mon innocence,
 D'avoir crû mon amour avec tant d'imprudence,
 Qu'en vous donnant la main j'ay reçu vostre foy,
 Sans voir si vous estiez en pouvoir d'estre à moy.
 Ce dessein avoir beau me sembler temeraire,
 Je cherchois le secret par la crainte d'un Frere,
 Et le tendre panchant qui me fit tout oser,
 Sur vos sermens trompeurs servit à m'abuser.
 Le crime est pour vous seul, puis qu'enfin éclaircie,
 Je songe à satisfaire à ma gloire noircie,
 Et que ne vous pouvant conserver pour Epoux,
 J'éteins la fole ardeur qui m'attachoit à vous.
 Non qu'un juste remords l'étouffe dans mon ame,
 Jusques à n'y laisser aucun reste de flame;
 Mais ce reste n'est plus qu'un amour épuré.
 C'est un feu dont pour vous mon cœur est éclairé,
 Un feu purgé de tout, une sainte tendresse,
 Qu'au commerce des sens nul desir n'interesse,
 Qui n'agit que pour vous.

N 2

S G A -

S G A N A R E L L E.

Ah!

D. J U A N.

Tu pleures, je croy,

Ton cœur est attendry.

S G A N A R E L L E.

Monsieur, pardonnez-moy.

E L V I R E.

C'est ce parfait amour qui m'engage à vous dire
 Ce qu'aujourd'huy le Ciel pour vostre bien m'inspire,
 Le Ciel dont la bonté cherche à vous secourir,
 Prest à choir dans l'abyssme où je vous voy courir.
 Ouy, D. Juan, je sçay par quel amas de crimes
 Vos peines qu'il résout luy semblent legitimes,
 Et je viens de sa part vous dire que pour vous
 Sa clemence a fait place à son juste courroux;
 Que las de vous attendre, il tient la foudre preste,
 Qui depuis si long-temps menace vostre teste;
 Qu'il est encor en vous, par un prompt repentir
 De trouver les moyens de vous en garantir,
 Et que pour éviter un malheur si funeste,
 Ce jour, ce jour peut-estre est le seul qui vous reste.

S G A N A R E L L E.

Monsieur!

E L V I R E.

Pour moy, qui fors de mon aveuglement,
 Je n'ay plus pour la terre aucun attachement.
 Ma retraite est concluë, & c'est là que sans cesse
 Mes larmes tâcheront d'effacer ma foiblesse,
 Heureuse si je puis par son austerité
 Obtenir le pardon de ma credulité.
 Mais dans cette retraite, où l'on meurt à soy-mesme,
 J'aurois, je vous l'avouë, une douleur extrême,
 Qu'un homme à qui j'ay crû pouvoir innocemment
 De mes plus tendres vœux donner l'empressement,
 Devinst par un revers aux mechans redoutable,
 Des vangeances du Ciel l'exemple épouvantable.

S G A N A R E L L E.

Monsieur, encor un coup...

E L V I R E.

De grace, accordez-moy
Ce

Ce que doit meriter l'état où je me voy.
 Vostre salut fait seul mes plus fortes alarmes.
 Ne le refusez point à mes vœux, à mes larmes,
 Et si vostre interest ne vous sçauroit toucher,
 Au crime en ma faveur daignez vous arracher,
 Et m'épargner l'ennuy d'avoir pour vous à craindre
 Le courroux que jamais le Ciel ne laisse éteindre.

S G A N A R E L L E.

La pauvre Femme?

E L V I R E.

Enfin si le faux nom d'Epoux
 M'a fait tout oublier pour vivre toute à vous,
 Si je vous ay fait voir la plus forte tendresse
 Qui jamais d'un cœur noble ait esté la maistresse,
 Tout le prix que j'en veux, c'est de vous voir songer
 Au bonheur que pour vous je tâche à ménager.

S G A N A R E L L E.

Cœur de Tygre!

E L V I R E.

Voyez que tout est perissable.
 Examinez la peine infailible au coupable,
 Et de vostre salut faites-vous une loy,
 Ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moy.
 C'est à ce but qu'il faut que tous vos desirs tendent,
 Et ce que de nouveau mes larmes vous demandent.
 Si ces larmes sont peu, j'ose vous en presser
 Par tout ce qui jamais vous put interesser.
 Après cette priere, adieu, je me retire.
 Songez à vous, c'est tout ce que j'avois à dire.

D. J U A N.

J'ay fort presté l'oreille à ce pieux discours,
 Madame, avecque moy demeurez quelques jours.
 Peut-estre en me parlant vous me toucherez l'ame.

E L V I R E.

Demeurer avec vous n'estant point vostre Femme!
 Je vous ay découvert de grandes veritez.
 D. Juan, craignez tout, si vous n'en profitez.

SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE, *Suite.*

SGANARELLE.

L A laisser partir, fans...

D. JUAN.

Sçais-tu bien, Sganarelle,
Que mon cœur s'est encor presque fenty pour elle?
Ses larmes, son chagrin, sa resolution,
Tout cela m'a fait naistre un peu d'émotion.
Dans son air languissant je l'ay trouvée aimable.

SGANARELLE.

Et tout ce qu'elle a dit n'a point esté capable...

D. JUAN.

Viste à dîner.

SGANARELLE.

Fort bien.

D. JUAN.

Pourquoy me regarder?

Va, va, je vay bien-toft songer à m'amender.

SGANARELLE.

Me foy, n'en riez point, rien n'est si necessaire
Que de se convertir.

D. JUAN.

C'est ce que je veux faire.

Encor vingt ou trente ans des plaisirs les plus doux.
Toujours en joye, & puis, nous penserons à nous.

SGANARELLE.

Voila des Libertins l'ordinaire langage,
Mais la mort...

D. JUAN.

Hem.

SGANARELLE.

Qu'on serve. Ah bon; Monsieur, courage.
Grande chere, tandis que nous nous portons bien.

*Il prend un morcean dans un des plats qu'on
apporte, & le met dans sa bouche.*

D. JUAN.

Quelle enfleure est-ce là? Parle, dy, qu'as-tu?

SGA-

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Attens, montre. Sa jouë est toute contrefaite,
C'est une fluxion; qu'on cherche une Lancete.
Le pauvre Garçon! viste; il faut le secourir,
Si cet abcès rentroit, il en pourroit mourir.
Qu'on le perce, il est meur. Ah, Coquin que vous estes,
Vous osez donc.

SGANARELLE.

Ma foy, sans chercher de défaites,
Je voulois voir, Monsieur, si vostre Cuisinier!
N'avoit point trop poivré ce ragouft; le dernier!
L'estoit en diable, aussi vous n'en mangeastes guere.

D. JUAN.

Puis que la faim te presse, il faut la satisfaire.
Fay-toy donner un siege, & mange avecque moy,
Aussi bien, cela fait, j'auray besoin de toy.
Mets toy là.

SGANARELLE *prenant un siege.*

Volontiers, j'y tiendray bien ma place,

D. JUAN.

Mange donc.

SGANARELLE.

Vous serez content; de vostre grace
Vous m'avez fait partir sans déjeuner, ainsi
J'ay l'appetit, Monsieur, bien ouvert, Dieu mercy.

D. JUAN.

Je le voy.

SGANARELLE.

Quand j'ay faim je mange comme trente.
Tastez-moy de cela, la fausse est excellente.
Si j'avois ce Chapon je le menerois loin.

*A la Violete qui luy vent donner
une assiete blanche.*

Tout doux, petit Compere, il n'en est pas besoin,
Rengainez! Vertubleu, pour lever les assiettes,
Vous estes bien soigneux d'en presenter de nettes.
Et vous, Monsieur Picard, treve de compliment,
Je n'ay point encor soif.

N 4

D.

D. JUAN.
Va, disne posément.

SGANARELLE.
C'est bien dit.

D. JUAN.
Chante moy quelque chanfon à boire.

SGANARELLE.
Bien-toft, Monsieur, laissons travailler la machoire.
Quand j'auray dit trois mots à chacun de ces plats...
Qui diable frape ainsi?

D. JUAN à un Laquais.
Dy que je n'y suis pas.

SGANARELLE.
Attendez, j'aime mieux l'aïler dire moy-mesme.
Ah, Monsieur!

D. JUAN.
D'où te vient cette frayeur extrême?
SGANARELLE baissant la teste.

C'est le...

D. JUAN.
Quoy?

SGANARELLE.
Je suis mort.

D. JUAN.
Veux-tu pas t'expliquer?

SGANARELLE.
Du faiseur de... tantost vous pensiez vous moquer.
Avancez, il est là, c'est luy qui vous demande.

D. JUAN.
Allons le recevoir.

SGANARELLE.
Si j'y vay, qu'on me pende.

D. JUAN.
Quoy, d'un rien ton courage est si-toft abbatu?

SGANARELLE.
Ah! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

SCE-

SCENE VIII.

D. JUAN, LA STATUE du Commandeur,
SGANARELLE, Suite.

D. JUAN.
UNE Chaise, un Couvert. Je te suis redevable
à Sganarelle.

D'estre si ponctuel. Viens te remettre à table.

SGANARELLE.
J'ay mangé comme un Chancre, & je n'ay plus de
faim.

D. JUAN au Commandeur.
Si de t'avoir icy j'eusse esté plus certain,
Un repas mieux réglé t'auroit marqué mon zele.
A boire. A ta fanté, Commandeur. Sganarelle,
Je te la porte, allons, qu'on luy donne du Vin.
Bon.

SGANARELLE.
Je ne boy jamais quand il est si matin.

D. JUAN.
Chante, le Commandeur te voudra bien entendre.

SGANARELLE.
Je suis trop enrumé.

LA STATUE.
Laisse le s'en défendre,
C'en est assez, je suis content de ton repas.
Le temps fuit, la mort vient, & tu n'y penses pas.

D. JUAN.
Cet avertissemens me sont peu necessaires.
Chantons, une autrefois nous parlerons d'affaires.

LA STATUE.
Peut-estre une autrefois tu le voudras trop tard;
Mais puis que tu veux bien en courir le hazard,
Dans mon Tombeau ce soir à souper je t'engage.
Promets moy d'y venir, auras-tu ce courage?

D. JUAN.
Ouy, Sganarelle & moy nous irons.

SGANARELLE.
Moy? non pas.

N. 5.

D.

D. JUAN.

Poltron.

SGANARELLE.

Jamais par jour je ne fais qu'un repas.

LA STATUE.

Adieu.

D. JUAN.

Jusqu'à ce soir.

LA STATUE,

Je t'attens.

SGANARELLE.

Miserable!

Où me veut-il mener?

D. JUAN.

J'iray, fust-ce le Diable.

Je veux voir comme on est régalez chez les Morts.

SGANARELLE.

Pour cent coups de bâton que n'en suis-je dehors.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

NE m'abusez-vous point, & seroit-il possible,
Que vostre cœur, ce cœur si long-temps in-
flexible,

Si long-temps en aveugle au crime abandonné,

Eust rompu les liens dont il fut enchaîné?

Qu'un pareil changement me va causer de joye?

Mais encor une fois faut-il que je le croye,

Et se peut-il qu'enfin le Ciel m'ait accordé

Ce qu'avec tant d'ardeur j'ay toujours demandé?

D.

D. JUAN.

Ouy, Monsieur, ce retour dont j'estois si peu digne,
Nous est de ses bontez un témoignage infigne.

Je ne suis plus ce Fils, dont les lâches desirs

N'eurent pour seul objet que d'infames plaisirs.

Le Ciel, dont la clemence est pour moy sans seconde,

M'a fait voir tout à coup les vains abus du monde.

Tout à coup de sa voix l'attrait victorieux

A penetré mon ame, & dessillé mes yeux,

Et je vois, par l'effet dont sa grace est suivie,

Avec autant d'horreur les taches de ma vie,

Que j'eus d'emportement pour tout ce que mes sens

Trouvoient à me flater d'appas éblouissans.

Quand j'ose rappeler l'excès abominable

Des desordres honteux dont je me sens coupable,

Je fremis & m'étonne, en m'y voyant courir,

Comme le Ciel a pû si long-temps me souffrir,

Comme cent & cent fois il n'a pas sur ma teste

Lancé l'affreux carreau qu'aux Méchans il appreste.

L'amour qui tint pour moy son courroux suspendu,

M'apprend à ses bontez quel sacrifice est dû.

Il l'attend, & ne veut que ce cœur infidelle,

Ce cœur jusqu'à ce jour à ses ordres rebelle.

Enfin (& vos soupirs l'ont sans doute obtenu)

De mes égaremens me voila revenu.

Plus de remise, il faut qu'aux yeux de tout le monde,

A mes folles erreurs mon repentir réponde,

Que j'efface, en changeant mes criminels desirs,

L'empressement fatal que j'eus pour les plaisirs,

Et tâche à réparer par une ardeur égale,

Ce que mes passions ont causé de scandale.

C'est à quoy tous mes vœux aujourd'huy sont portez,

Et je devray beaucoup, Monsieur, à vos bontez,

Si dans le changement où ce retour m'engage,

Vous me daignez choisir quelque saint Personnage,

Qui me servant de Guide, ait soin de me montrer

A bien suivre la route où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah! qu'aisément un Fils trouve le cœur d'un Pere,

Prest au moindre remords à calmer sa colere!

Quels que soient les chagrins que par vous j'ay reçus,

N 6

Vous

Vous vous en repentez, je ne m'en souviens plus.
 Tout vous porte à gagner cette grande victoire,
 L'intérêt du salut, celui de votre gloire;
 Combatez, & sur tout ne vous relâchez pas.
 Mais dans cette Campagne, où s'adressent vos pas?
 J'ay forté de la Ville exprès pour une affaire,
 Où dès hier ma présence estoit fort nécessaire,
 Et j'ay voulu marcher un moment au retour.
 Mon Carrosse m'attend à ce premier détour,
 Venez.

D. JUAN.

Non, aujourd'huy souffrez-moy l'avantage:
 D'un peu de solitude au prochain Hermitage.
 C'est-là que retiré, loin du monde & du bruit,
 Pour m'offrir mieux au Ciel je veux passer la nuit.
 Mapeine y finira; tout ce qui m'en peut faire
 Dans ce détachement qui m'est si nécessaire,
 C'est que pour mes plaisirs je me suis fait prester
 Des sommes que je suis hors d'état d'acquiter.
 Faute de rendre, il est des Gens qui me maudissent,
 Qui font...

D. LOUIS.

Que là-dessus vos scrupules finissent.
 Je payeray tout, mon Fils, & prétens de mon bien
 Vous donner...

D. JUAN.

Ah! pour moy je ne demande rien.
 Pourveu que par mes pleurs mes fautes réparées...

D. LOUIS.

O consolations! douceurs inespérées!
 Tous mes vœux sont enfin heureusement remplis;
 Grace aux bontez du Ciel, j'ay retrouvé mon Fils,
 Il se rend à la voix qui vers luy le rappelle.
 Je cours à votre Mere en porter la nouvelle.
 Adieu, prenez courage, & si vous persistez,
 N'attendez plus que joye & que prosperitez.

SCE-

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE *en pleurant.*

Monsieur.

D. JUAN.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Ah!

D. JUAN.

Comment? tu pleures?

SGANARELLE.

C'est de joye

De vous voir embrasser enfin la bonne voye.
 Jamais encor, je croy, je n'en ay tant senty.
 Ah, quel plaisir ce m'est de vous voir converty!
 Le Ciel a bien pour vous exaucé mon envie.
 Franchement vous meniez une diable de vie.
 Mais à tout Pecheur grace, il n'en faut plus parler.
 L'Hermitage est-il loin où vous voulez aller?

D. JUAN.

Eh.

SGANARELLE.

Seroit-ce là-bas? vers cet endroit sauvage...

D. JUAN.

La peste le Benefit avec son Hermitage!

SGANARELLE.

Pourquoy? Frere Pacome est un Homme de bien,
 Et je croy qu'avec luy vous ne perdriez rien.

D. JUAN.

Parbleu, tu me ravis. Quoy, tu me crois sincere,
 Dans un conte forgé pour attraper mon Pere?

SGANARELLE,

Comment? vous ne... Monsieur, c'est... où donc al-
 lons-nous?

D. JUAN.

La Belle de tantost m'a donné rendez-vous:
 Voicy l'heure, & j'y vay, c'est-là mon Hermitage.

N 7

SGA-

S G A N A R E L L E.

La retraite sera méritoire. Ah! j'enrage.

D. J U A N.

Elle est jolie, ouy?

S G A N A R E L L E.

Mais l'aller chercher si loin?

C. J U A N.

Elle m'a touché l'ame, & s'il estoit besoin,
Pour ne la manquer pas, j'irois jusques à Rome.

S G A N A R E L L E.

Belle conversion! ah quel Homme, quel Homme!
Vous l'attendrez en vain, elle ne viendra pas.

D. J U A N.

Je croy qu'elle viendra, moy.

S G A N A R E L L E.

Tant pis.

D. J U A N.

En tout cas,

Ma peine au rendez-vous ne sera point perdue.
C'est où du Commandeur on a mis la Statuë;
Il nous a conviez à souper. On verra
Comment, s'il nous reçoit, il s'en acquitera.

S G A N A R E L L E.

Souper avec un Mort? tué par vous?

D. J U A N.

N'importe.

J'ay promis, sur la peur ma promesse l'emporte.

S G A N A R E L L E.

Et si la Belle vient, & se laisse emmener?

D. J U A N.

Oh ma foy, la Statuë ira se promener.
Je préfere à tout mort une jeune Vivante.

S G A N A R E L L E.

Mais voir une Statue & mouvante & parlante,
N'est-ce pas...

D. J U A N.

Il est vray, c'est quelque chose; en vain
Je ferois là-dessus un jugement certain,
Pour ne s'y point méprendre, il en faut voir la suite.
Cependant, si j'ay feint de changer de conduite;
Si j'ay dit que j'allois me déchirer le cœur,

D'une

D'une vie exemplaire embrasser la rigueur,
C'est un pur stratagème, un ressort nécessaire,
Par où ma Politique éblouissant mon Pere,
Me va mettre à couvert de divers embarras,
Dont sans luy mes Amis ne me tireroient pas,
Si l'on m'en inquiete, il obtiendra ma grace.
Tu vois comme déjà ma premiere grimace
L'a porté de luy-mesme à se vouloir charger
Des dettes, dont par luy je vay me dégager.

S G A N A R E L L E.

Mais n'estant point devot, par quelle effronterie
De la devotion faire une mommerie?

D. J U A N.

Il est des Gens de bien & vrayment vertueux.
Tout mechant que je suis j'ay du respect pour eux;
Mais si l'on n'en peut trop élever les mérites,
Parmy ces Gens de bien il est mille Hypocrites,
Qui ne se contrefont que pour en profiter,
Et pour mes interêts je veux les imiter.

S G A N A R E L L E.

Ah quel Homme, quel Homme!

D. J U A N.

Il n'est rien si commode.

Vois-tu? l'hypocrisie est un vice à la mode,
Et quand de ses couleurs un vice est revestu,
Sous l'appuy de la mode il passe pour vertu.
Sur tout ce qu'à jouer il est de personnages.
Celuy d'Homme de bien a de grands avantages.
C'est un Art grimacier, dont les détours flatteurs
Cachent sous un beau voile un amas d'Imposteurs.
On a beau découvrir que ce n'est que faux zele,
L'imposture est receüe, on ne peut rien contre elle;
La censure voudroit y mordre vainement.
Contre tout autre vice on parle hautement,
Chacun a liberté d'en faire voir le piege,
Mais pour l'hypocrisie elle a son privilege,
Qui sous le masque adroit d'un visage emprunté,
Luy fait tout entreprendre avec impunité.
Flatant ceux du Party, plus qu'aucun redoutable;
On se fait d'un grand corps le membre inséparable;
C'est alors qu'on est feur de ne succomber pas.

Quis

Quiconque en blesse l'un, les a tous sur les bras,
 Et ceux mesme qu'on sçait que le Ciel seul occupe,
 Des Singes de leurs mœurs sont l'ordinaire dupe.
 A quoy que leur malice ait pû se dispenser,
 Leur appuy leur est seür, ils ont veu grimasser.
 Ah! combien j'en connois qui par ce stratagème,
 Après avoir vécu dans un desordre extrême,
 S'armant du bouclier de la Religion,
 Ont rhabillé sans bruit leur dépravation,
 Et pris droit, au milieu de tout ce que nous sommes,
 D'estre sous ce manteau les plus méchans des Hommes.

On a beau les connoître, & sçavoir ce qu'ils sont,
 Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont,
 Toujours mesme credit. Un maintien doux, hon-
 neste,

Quelques roulemens d'yeux, des baiffemens de teste,
 Trois ou quatre sôûpirs meslez dans un discours,
 Sont pour tout rajuster d'un merveilleux secours.
 C'est sous un tel abry qu'assurant mes affaires,
 Je veux de mes Censeurs duper les plus severes.
 Je ne quitteray point mes pratiques d'amour,
 J'auray soin seulement d'éviter le grand jour,
 Et sçauray, ne voyant en public que des Prudes,
 Garder à petit bruit mes douces habitudes.
 Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets,
 Tout le corps en chaleur prendra mes interests,
 Et sans me remuër, je verray la cabale
 Me mettre hautement à couvert du scandale.
 C'est-là le vray moyen d'oser impunément
 Permettre à mes desirs un plein emportement.
 Des actions d'autrui je feray le Critique,
 Mediray saintement, & d'un ton pacifique,
 Applaudissant à tout ce qui sera blâmé,
 Ne croiray que moy seul digne d'estre estimé.
 S'il faut que d'intrest quelque affaire se passe,
 Fust-ce Veuve, Orphelin, point d'accord, point de
 grace,

Et pour peu qu'on me choque, ardent à me vanger,
 Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger.
 J'auray tout doucement le zele charitable.

De

De nourrir une haine irréconciliable;
 Et quand on me viendra porter à la douceur,
 Des interests du Ciel je feray le vangeur.
 Le prenant pour garand du soin de sa querelle,
 J'appuyéray de mon cœur la malice infidelle,
 Et selon qu'on m'aura plus ou moins respecté,
 Je damneray les Gens de mon autorité.
 C'est ainsi que l'on peut, dans le siecle où nous som-
 mes,

Profiter sagement des foiblesses des Hommes,
 Et qu'un esprit bien fait, s'il craint les Mécontents,
 Se doit accommoder aux vices de son temps.

S G A N A R E L L E.

Qu'entens-je? c'en est fait, Monsieur, & je le quite,
 Il ne vous manquoit plus que vous faire Hypocrite,
 Vous estes de tout point achevé, je le voy.
 Assommez-moy de coups, percez-moy, tuez-moy,
 Il faut que je vous parle, il faut que je vous dise,
Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise;
 Et comme dit fort bien en moindre ou pareil cas,
 Un Auteur renommé que je ne connois pas,
 Un Oiseau sur la branche est proprement l'exemple
 De l'Homme qu'en Pécheur icy bas je contemple.
 La branche est attachée à l'Arbre, qui produit,
 Selon qu'il est planté, de bon ou mauvais fruit.
 Le Fruit, s'il est mauvais, nuit plus qu'il ne profite;
 Ce qui nuit, vers la mort nous fait aller plus viste;
 La mort est une loy d'un usage important.
 Qui peut vivre sans loy, vit en brute; & partant
 Ramassez, ce sont-là preuves indubitables,
 Qui font que vous irez, Monsieur, à tous les Diables.

D. J U A N.

Le beau raisonnement!

S G A N A R E L L E.

Ne vous rendez donc pas,
 Soyez damné tout seul, car pour moy je suis las...

D. J U A N *appercevant Leonor.*

N'avois-je pas raison? Regarde, Sganarelle.
 Vient-on au rendez-vous?

SCE-

SCENE III.

D. JUAN, LEONOR, PASCALE,
SGANARELLE.

D. JUAN.

Que de joye! ah ma Belle,
Vous voila; je tremblois que par quelque embarras
Vous ne pussiez sortir.

LEONOR.

Oh point, mais n'est-ce pas
Monsieur le Medecin que je voy-la?

D. JUAN.

Luy-mesme.

Il a pris cet Habit, mais c'est par stratagème,
Pour certain Langoureux chez qui je l'ay mené,
Contre les Medecins de tout temps déchainé.
Il n'en veut voir aucun; & Monsieur, sans rien dire,
A reconnu son mal dont il ne fait que rire.
Certaine herbe déjà l'a fort diminué.

LEONOR.

Ma Tante a pris sa poudre.

SGANARELLE *gravement.*

A-t-elle éternué?

LEONOR.

Je ne sçay, car soudain sans vouloir voir personne,
Elle s'est mise au lit.

SGANARELLE.

La chaleur est fort bonne
Pour ces fortes de maux.

LEONOR.

Oh, je croy bien cela.

D. JUAN.

Et qui donc avec vous nous amenez-vous-là?

LEONOR.

C'est ma Nourrice. Ah! si vous sçaviez, elle m'aime...

D. JUAN.

Vous avez fort bien fait, & ma joye est extrême,
Que quand je vous épouse elle soit caution...

PASCALE.

Vous faites-là, Monsieur, une bonne action.
Pour entrer au Convent la pauvre Creature
Tous les jours de soufflets avoit pleine mesure,
C'estoit pitié.

D. JUAN.

Bien-toist, Dieu mercy, la voila
Exempte en m'épousant de tous ces chagrins-là,

LEONOR.

Monsieur...

D. JUAN.

C'est à mes yeux la plus aimable Fille...

PASCALE.

Jamais vous n'en pouviez prendre une plus gentille,
Qui vous pust mieux... Enfin traitez-la doucement,
Vous en aurez, Monsieur, bien du contentement.

D. JUAN.

Je le croy; mais allons, sans tarder davantage,
Dresser tout ce qu'il faut pour nostre mariage.
Je veux le faire en forme, & qu'il n'y manque rien.

PASCALE.

Eh, vous n'y perdrez pas, ma Fille a de bon bien;
Quand son Pere mourut, il avoit des Pistoles
Plus gros...

D. JUAN.

Ne perdons point le temps à des paroles;
Allons, venez, ma Belle. Ah! que j'ay de bonheur!
Vous allez estre à moy.

LEONOR.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SGANARELLE *bas à Pascale.*

Il cherche à la duper, gardez qu'il ne l'emmené,
C'est un Fourbe.

PASCALE.

Comment?

SGANARELLE *bas.*

A plus d'une douzaine...

(Haut se voyant observé par D. Juan.)

Ah l'honneste-Homme! allez, vostre Fille aujourd'huy

Auroit eu beau chercher pour trouver mieux que luy.

Il a de l'amitié... Croyez-moy qu'une Femme
Sera la bien... & puis il la fera grand' Dame.

D. JUAN à Leonor.

Ne nous arrestons point, ma Belle, j'aurois peur
Que quelqu'un ne survinst.

SGANARELLE *bas à Pascale.*

C'est le plus grand trompeur...

PASCALÉ à D. Juan.

Où donc nous menez-vous?

D. JUAN.

Tout droit chez un Notaire.

PASCALÉ.

Non, Monsieur, dans le Bourg il seroit necessaire
D'aller chez sa Cousine, afin qu'estant témoin
De vostre foy donnée...

D. JUAN.

Il n'en est pas besoin.

Monsieur le Medecin & vous, devez suffire.

LEONOR à Pascale.

Sommes-nous pas d'accord?

D. JUAN.

Il ne faut plus qu'écrire.

Quand ils auront signé tous deux avecque nous,
Que je vous prens pour Femme, & vous moy pour E-
C'est comme si... (poux,

PASCALÉ.

Non, non, sa Cousine y doit estre.

SGANARELLE *bas à Pascale.*

Fort bien.

LEONOR.

Quelque amitié qu'elle m'ait fait paroistre,
Si chez elle il n'est pas necessaire d'aller,
Ne disons rien, peut-estre elle voudroit parler.

D. JUAN.

Ouy, quand on veut tenir une affaire secrete,
Moins on a de Témoins, plus la chose est bien faite.

PASCALÉ.

Mon Dieu, tout comme ailleurs, chez elle sans éclat,
Les Notaires du Bourg dresseront le Contract.

SGANARELLE.

Pourquoy vous défier? Monsieur a-t-il la mine

D'estre

D'estre un fourbe? Voyez. *bas à Pascale.*

Ferme chez la Cousine.

D. JUAN à Leonor.

Au hazard de l'entendre enfin nous quereller,
Avançons.

PASCALÉ *arrestant Leonor.*

Ce n'est point par là qu'il faut aller.

Vous n'estes pas encor où vous pensez, beau Sire.

D. JUAN à Leonor.

Doublons le pas ensemble, il faut la laisser dire.

SCENE IV.

LA STATUE *du Commandeur*, D. JUAN,
LEONOR, PASCALÉ, SGANARELLE.

LA STATUE *prenant D. Juan par le bras.*

ARreste, D. Juan.

LEONOR.

Ah! qu'est-ce que je voy?

Sauvons-nous vifte, hélas!

D. JUAN *tâchant à se défaire de la Statuë.*

Ma Belle, attendez-moy.

Je ne vous quitte point.

LA STATUE.

Encor un coup demeure,

Tu resistes en vain.

SGANARELLE.

Voicy ma dernière heure,

C'en est fait.

D. JUAN à la Statuë.

Laisse-moy.

SGANARELLE.

Je suis à vos genoux,

Madame la Statuë, ayez pitié de nous.

LA STATUE.

Je t'attendois ce soir à souper.

D. JUAN.

Je t'en quite,

On me demande ailleurs.

LA STATUE.

Tu n'iras pas si vifte,

L'Ar-

310 LE FESTIN DE PIERRE, COMEDIE.

L'Arrest en est donné; tu touches au moment
Où le Ciel va punir ton endurcissement.
Tremble.

D. JUAN.

Tu me fais tort, quand tu m'en crois capable;
Je ne sçay ce que c'est que trembler.

SGANARELLE.

Détestable!

LA STATUE.

Jet'ay dit dès tantost que tu ne songeois pas
Que la mort chaque jour s'avançoit à grands pas.
Au lieu d'y réfléchir, tu retournes au crime,
Et t'ouvres à toute heure abysme sur abysme.
Après avoir en vain si long-temps attendu,
Le Ciel se lasse; prends, voila ce qui t'est dû.

*La Statue embrasse D. Juan, & un moment après
tous les deux sont abysmez.*

D. JUAN.

Je brûle, & c'est trop tard que mon ame interdite...
Ciel!

SGANARELLE.

Il est englouty, je cours me rendre Hermite;
L'exemple est étonnant pour tous les Scélerats;
Malheur à qui le voit, & n'en profite pas.

Fin du cinquiesme & dernier Acte.